Les enjeux des postures énonciatives et de leur utilisation en didactique

Alain Rabatel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/educationdidactique/162>

DOI : 10.4000/educationdidactique.162

ISBN : 978-2-7535-1615-1

ISSN : 2111-4838

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2007

Pagination : 89-116

ISBN : 978-2-7535-0534-6

ISSN : 1956-3485

Référence électronique

Alain Rabatel, « Les enjeux des postures énonciatives et de leur utilisation en didactique », *Éducation et didactique* [En ligne], 1-2 | septembre 2007, mis en ligne le 01 septembre 2009, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/educationdidactique/162> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/educationdidactique.162>

LES ENJEUX DES POSTURES ÉNONCIATIVES ET DE LEUR UTILISATION EN DIDACTIQUE

Alain Rabatel, ICAR, CNRS,
Universités de Lyon 2 et Lyon 1

Résumé : Cet article fait un bilan d'étape sur la question des postures énonciatives. Il commence par distinguer la coénonciation de la colocation et définit les postures à partir du rôle des énonciateurs dans la co-construction des points de vue : la coénonciation correspond à la co-construction par les locuteurs d'un PDV commun, qui les engage en tant qu'énonciateurs. La surénonciation est définie comme la co-construction inégale d'un PDV surplombant et la sousénonciation consiste en la co-construction inégale d'un PDV dominé. Ces trois postures permettent de rendre compte plus finement des continuums entre consensus et dissensus, tout en articulant la construction du dire, au fil du discours, avec les dimensions cognitives et interactionnelles dont il est possible de retrouver les traces par l'analyse de la l'énonciation et de la référenciation. La deuxième partie présente le cadre théorique énonciatif des postures, en croisant une conception élargie de l'énonciation en germe chez Benveniste, la disjonction locuteur/énonciateur de Ducrot ainsi que les théories de l'interaction. La troisième partie présente une généalogie des postures, à travers l'analyse de situations interactionnelles et polysémiotiques complexes et la quatrième partie propose une analyse inédite d'un corpus d'initiation d'une langue 2 à l'école élémentaire. Enfin, l'article conclut sur l'intérêt de la prise en compte des postures énonciatives pour l'étude des concepts didactiques de contrat didactique, de dévolution, en lien avec la chronogenèse et la topogenèse

Mots clés : coénonciation, sousénonciation, surénonciation. Interactions didactiques

Alain Rabatel

Après une bonne quinzaine de publications consacrées aux postures énonciatives, le temps des bilans approche. Sans attendre le livre qui permettra de faire le point, nous profitons de l'occasion qui nous est offerte pour présenter au lecteur les raisons qui nous ont amené à redéfinir les contours des conceptions traditionnelles de la coénonciation et à proposer dans le même mouvement les concepts de surénonciation et de sousénonciation. Cette démarche généalogique accordera une place importante à ce qui s'efface souvent devant les analyses, c'est-à-dire l'arrière-plan des représentations, conceptions qui influent sur le choix des méthodes, des outils ou des objectifs de recherche.

Mais, avant d'entrer dans cette genèse, il est bon d'exemplifier rapidement ce que nous entendons par postures de coénonciation, de surénonciation et de sousénonciation.

Analysons rapidement un exemple de production collaborative des discours que nous empruntons à Jeanneret :

(1) A ça ne nous dit pas
B comment faut la décrire
A oui comment faut la décrire
(Jeanneret 1999 : 98)

En (1), A ratifie la proposition de B en procédant à une reprise de formulation. Il y a là un accord des deux locuteurs et énonciateurs dans la construction d'un point de vue. Mais il est toujours possible

d'imaginer des situations dans lesquelles le locuteur B propose une fin d'énoncé amorcée par A qui correspond à ce que A voulait dire (parce que B a compris de quoi il retournait, ou que la formulation était prévisible), sans que, pour autant, B adhère au point de vue qu'il formule, en tant que locuteur, mais qu'il ne reprend pas à son compte, en tant qu'énonciateur. C'est ce qui se passerait si, au lieu de (1), ou avait l'enchaînement suivant :

(2) A ça ne nous dit pas
B comment faut la décrire
A oui comment faut la décrire
B cela dit, la question du comment n'a pas grand intérêt

En (2), B interrompt A, en allant dans le sens de A, sans pour autant adhérer à son point de vue (désormais PDV). Il faut donc distinguer la colocation ou (co-formulation) de la coénonciation effective, assumée par A et par B. On reviendra plus en détail sur les notions de PDV, d'énonciateur, de locuteur, mais pour l'instant, disons que les postures se définissent par la position qu'adopte un énonciateur dans l'expression d'un PDV. Le locuteur, instance de production physique de l'énoncé, est dissocié de l'instance modale¹ – ou énonciateur – qui prend en charge le PDV en le considérant comme *vrai*, ou, à tout le moins, comme correspondant à *sa* manière de voir²; les deux instances se superposent souvent, mais doivent néanmoins être distinguées, théorique-

ment, car elles rendent compte du dialogisme foncier qui permet aux locuteurs d'exprimer des PDV avec lesquels ils ne sont pas toujours en accord.

Voilà pourquoi on réservera ici la notion de coénonciation à un échange dans lequel la co-location révèle un accord des deux locuteurs avec ce qu'ils énoncent, faisant de cet énoncé, co-construit et *pris en charge par les deux énonciateurs*³, l'expression d'un point de vue commun. Et l'on ajoutera à la coénonciation⁴, ainsi redéfinie, deux postures complémentaires, la sur- et la sousénonciation, afin de mieux prendre en compte l'investissement des énonciateurs dans la construction interactionnelle des points de vue et dans leur prise en charge énonciative.

Certes, il est difficile de distinguer ce qui relève de la « co-production d'un discours monologique » avec accord des deux co-locuteurs (ce que nous appelons coénonciation) de celle qui se produit sans leur accord. Mais les interactants – prenant naturellement en compte l'ensemble des paramètres linguistiques, prosodiques, intonatifs, para-verbaux qui concourent à la prise en charge des énoncés (Culioli, 2002, p. 97) – ne se trompent généralement pas sur l'interprétation des discours de leur(s) interlocuteur(s). De plus, si erreur d'interprétation il y a, elle est souvent levée dans le déroulement de l'interaction : c'est une des raisons pour lesquelles nous traitons des postures en ne les limitant pas au plan d'une intervention, ou d'un échange, mais en les intégrant dans des séquences⁵, même si les phénomènes peuvent jouer dans un cadre plus restreint, au plan syntaxique⁶.

Ces premières précisions étant apportées, exemplifions d'abord rapidement ces postures, après les avoir définies comme suit, à partir de l'idée fondamentale que, d'un point de vue idéationnel, la co-construction des PDV n'est pas la réalisation d'un vouloir dire préexistant à l'interaction. La **coénonciation** correspond à la *co-construction par les locuteurs d'un PDV commun, qui les engage en tant qu'énonciateurs*. La **surénonciation** est définie comme la *co-construction inégale d'un PDV surplombant jouant le rôle de topique discursif*⁷. La **sousénonciation** consiste en la *co-construction inégale d'un PDV dominé* : le PDV sousénoncé repose sur le fait que le cadre de prédication⁸ est présenté comme appartenant à un locuteur/énonciateur antérieur, tandis que la prédication elle-même, qui émane du locuteur sousénonciateur, est présentée comme découlant de ce qui précède,

en sorte que le locuteur n'est pas pleinement l'énonciateur du PDV, il le présente comme étant référé à une autre instance (un individu, une norme, une institution, la vérité), faisant entendre que ce PDV est d'abord celui d'un autre avant d'être le sien.

Compte tenu de la complexité des problèmes ainsi que du fait que, dans la quatrième partie, nous analyserons des interactions didactiques orales, nous commencerons par citer des exemples de coénonciation, de sousénonciation et de surénonciation à l'écrit : d'abord parce que les phénomènes y apparaissent moins perturbés qu'à l'oral, surtout dans des contextes didactiques où la nécessité de construire des savoirs complique l'expression d'un dire tâtonnant par nature. Ensuite parce que cela permet d'insister sur le fait que les postures sont un phénomène général⁹, quelles que soient par ailleurs leurs différences, selon les genres de l'écrit ou de l'oral.

Exemples de coénonciation

Lejeune, sans utiliser l'expression de coénonciation, analyse cet exemple en évoquant une fusion des instances de validation :

(3) Autre facteur positif : l'INSEE prévoit un léger ralentissement du rythme d'augmentation du chômage, dont le taux par rapport à la population active pourrait ne pas dépasser 12 % [pour le second semestre 1993] alors que le chiffre de 12,5 % avait été avancé en juillet. *Il est vrai que cette très relative amélioration s'expliquerait essentiellement par le développement des stages et des dispositifs de conversion qui compenserait l'impact des suppressions d'emplois*¹⁰. (5/11/1993 in Lejeune 2006)

Cette coénonciation entre le journaliste A. Vernholes et l'énonciateur de la « Note de conjoncture » de l'INSEE se marque à travers le fait que le texte source est repris et validé par Vernholes (« léger ralentissement du rythme d'augmentation du chômage », « très relative amélioration »). La coénonciation se lit aussi à partir de l'intrication des enchaînements logico-argumentatifs, puisque l'amélioration des chiffres, prise en charge dans les italiques par le journaliste (« il est vrai que ») justifie le diagnostic de l'INSEE en se basant sur... des chiffres de l'INSEE, les signes de distanciation (conditionnel) et la nature des causes exprimant l'accord des énonciateurs sur le « léger ralentissement ».

L'intrication des arguments dans l'expression du point de vue est du même ordre en (4) :

(4) CARACTERE : [...] Il faut faire avec, comme on dit, et c'est en quoi, selon une formule célèbre d'Héraclite, « le caractère d'un homme est son démon » ou son destin : *parce qu'il est celui qui choisit en lui, qu'il ne choisit pas*. (Comte-Sponville *Dictionnaire philosophique* 2001, p. 98)

La fusion logico-argumentative dans la définition du caractère se marque par le fait que la citation d'Héraclite justifie les commentaires antérieurs de Comte-Sponville, avant que la justification ne soit elle-même justifiée par le commentaire final de ce dernier, en sorte que les deux voix des locuteurs construisent un même point de vue partagé.

Exemples de surénonciation

(5) AUTHENTICITÉ : La vérité sur soi, et de soi à soi. C'est le contraire de la mauvaise foi. *Un synonyme, donc, de la bonne ? Plutôt son nom moderne et quelque peu prétentieux. Les deux notions ne se recouvrent pas totalement. Être de bonne foi, c'est aimer la vérité plus que soi. Être authentique, pour beaucoup de nos contemporains, c'est plutôt aimer la vérité qu'on est*. (Comte-Sponville 2001, p. 73)

La définition traditionnelle de la notion (soulignée) s'avère insuffisante, dans la mesure où les compléments de la définition, présentés en fait comme essentiels, ne sont pas déductibles de la formulation initiale. D'où la posture de surénonciation de l'auteur, par rapport à une doxa philosophique obscure et incomplète qui rend nécessaire le recours au spécialiste, lequel s'autorise ensuite d'une formule aphoristique plus conforme à son point de vue et à la nature des choses. On a l'impression, vite démentie par un examen plus attentif, que le contenu surénoncé correspond à la définition doxique, mais ce n'est plus exactement le cas, les enjeux ont été déplacés, de la « vérité sur soi » à la « vérité qu'on est ».

(6) présente un exemple de reformulation ironique en surénonciation :

(6) Ricardo Alarcon, un des « talibans » du régime cubain (*lire aussi p. 7*), ex-représentant de son pays à l'ONU, prend de très haut les remarques sur l'évanescence du président « provisoire », Raul Castro, petit frère de Fidel (« Libération, 7/8 ») : « *Pourquoi devrait-il se montrer ? Ce n'est pas une vedette.* »

C'est vrai, ça, quoi ! Depuis quand un dirigeant de démocratie populaire se devrait d'être accessible et attentif à sa population ! (*Le Canard enchaîné*, rubrique « vite dit », n° 4476, 9 août 2006)

En (6), l'approbation marque un accord feint, tant la reformulation ironique qui la suit, tout en paraissant donner quitus à Alarcon, affiche un point de vue en totale contradiction avec les valeurs dont se réclame le dirigeant castriste.

Exemples de sousénonciation

Le locuteur revient sur une définition ou un raisonnement à partir d'un point de vue qui n'est pas le sien, tout en faisant entendre des signes de distance à l'égard de ce qu'il rapporte :

(7) BEAUTÉ : La qualité de ce qui est beau, ou le fait de l'être. Faut-il distinguer les deux notions ? C'est ce que suggère Étienne Souriau, dans son *Vocabulaire d'esthétique* : « Quand on parle du *beau*, on est conduit à chercher une essence, une définition, un critère. Tandis que la *beauté*, étant une qualité sensible, peut être l'objet d'une expérience directe et même unanime. » Cette distinction, sans s'être absolument imposée, correspond à peu près à l'usage. **Le beau est un concept ; la beauté, une chance.** (Comte-Sponville 2001, p. 84)

À première vue, on est tenté de voir ici une trace de coénonciation, l'auteur adoptant le PDV de Souriau pour donner, à sa place, une formule qui exprime fortement l'antithèse développée dans *Vocabulaire d'esthétique*. Mais l'accumulation des marques lexicales de distanciation, accentuées par les adverbes (« cette distinction, *sans s'être absolument imposée*, correspond à peu près à l'usage ») invite à interpréter le fragment, et plus particulièrement l'aphorisme final, comme de la sousénonciation envers un point de vue certes dominant, mais peu éclairant, dont le locuteur/énonciateur primaire ne se satisfait pas pleinement.

En (8), Le journaliste est certes l'auteur du billet, mais sa voix ne rapporte pas son PDV. Et dans ce contexte polémique qui sied aux billets éditoriaux, la discordance se lit fortement derrière une concordance de façade :

(8) NICOLAS SARKOZY a raison : mieux vaut afficher clairement ses objectifs. Il vient donc d'annoncer que, sous sa présidence de la République française, le ministère de l'Immigration serra également celui de l'Identité nationale. C'est bien, mais il conviendrait d'aller plus loin. Il faudrait créer le ministère de la Culture tricolore,

le ministère de l'Intérieur de l'Hexagone, le ministère de l'Éducation nationale et patriotique, le ministère de l'Agriculture et du Coq gaulois, le ministère de la Défense du sol sacré, le ministère de l'Économie bleu-blanc-rouge, le ministère des Affaires barbares (pour l'Europe et les pays lointains)... Bien sûr, ça surprendrait un peu au début. Mais vous verrez, on s'y fera très vite. (F Brochet, Éditorial (rubrique « Le mot », intitulée ici *Identité*), *Le Progrès*, 10 mars 2007)

Le journaliste, en tant que locuteur, rapporte le point de vue d'un énonciateur qui, en accord avec Sarkozy, propose de généraliser son point de vue. Excepté les deux dernières phrases de distanciation, tout le reste est un discours ironique qui, avec une certaine mauvaise foi, épouse et grossit le point de vue adverse au point de le rendre contre productif. La différence avec (6) est sensible, dans la mesure où le PDV exprimé par le journaliste, tout du long, est imputé à Sarkozy.

Quel premier bilan peut-on faire de ces quelques exemples, sans nous appesantir sur la diversité des marques.

- En premier lieu, nous disons bien co-, sur- et sousénonciation, et non pas co-, sur- et souslocution, parce que les relations entre locuteurs ne sont pas directement proportionnelles à la quantité de paroles prononcées : sur ce plan, comme nous le verrons plus en détail, la déliaison locuteur/énonciateur fait particulièrement sens, dans la mesure où un locuteur peut parler beaucoup sans que son PDV soit interactionnellement dominant. Être surlocuteur n'implique pas qu'on soit surénonciateur : en (8), le journaliste a beau être l'auteur de l'ensemble du billet, il n'en est pas l'énonciateur. Inversement, être un petit parleur (quelque chose comme un « souslocuteur ») n'implique pas qu'on soit un sousénonciateur. Il n'est pas nécessaire de parler beaucoup pour qu'un PDV structure les échanges : c'est ce qui se produit lorsqu'un chef, à la parole rare, voit ses subordonnés parler pour lui, se plaçant en sousénonciateurs face au discours de l'autorité, ou lorsque un maître laisse exprimer son PDV par les bons élèves qui devancent ainsi les attentes de l'institution¹¹.

- En deuxième lieu, la différence entre surénonciation et sousénonciation est parfois complexe : nous aurions pu choisir des exemples nettement contrastés, comme (6) et (7), mais nous préférons ne pas masquer les problèmes : de fait, il n'y a grande différence, apparemment, entre (6) et (8), et l'on peut

expliquer cela par le fait que dans une interaction dialogale dissensuelle inégale, si l'un est en surénonciation, l'autre est en sousénonciation. C'est vrai, mais cela ne suffit pas. Le critère décisif est ici celui de l'instance dominante : en (6), il y a surénonciation parce que c'est le locuteur/énonciateur citant (le journaliste) qui émet un PDV dominant par rapport à l'énonciateur cité. C'est l'inverse en (8) : le PDV dominant est celui de l'énonciateur cité, antérieur, le locuteur/énonciateur citant (le journaliste) ne fait que développer ce PDV, certes en s'en distanciant.

- En troisième lieu, chaque posture de sousénonciation, de coénonciation, de surénonciation est passible de degrés dans l'adhésion (ou non) des locuteurs envers les PDV ainsi co-construits : ainsi la coénonciation est plus forte en (4) qu'en (3), la surénonciation plus marquée en (6) qu'en (5), et la sousénonciation plus forte en (8) qu'en (7). Toutefois, « plus forte » est une formulation ambiguë : sur un plan descriptif, elle signifie qu'il y a davantage de marques¹²; sur un plan théorique, elle peut indiquer un lien de proportionnalité entre ces marques et l'engagement des énonciateurs. Il est très difficile de justifier cette mise en relation¹³, et plus difficile encore de la récuser. C'est pourquoi nous insistons sur son ambiguïté, sans vouloir trancher, précisément parce que c'est le jeu des interactions qui a besoin de cette ambiguïté : comme le disent si bien Bourdieu et Culioli, la compréhension est un cas particulier du malentendu... Il découle de ce qui précède que les marques, leur fréquence, leur variété, leur dissémination indiquent l'engagement des énonciateurs dans telle posture : c'est un phénomène quantitatif et qualitatif, fonction de la quantité des données linguistiques reprises par les interactants, des lieux linguistiques de manifestation de l'accord (il importe par exemple de vérifier si le PDV est commun uniquement sur des prémisses, sur le cadre de prédication, ou partagé « de bout en bout », depuis la façon de « voir » les choses et de les dénommer jusqu'à la manière d'asserter quelque chose à leur propos), de la fréquence et de la force des modalisations, etc. Mais la rareté de ces marques ne signifie nullement que les énonciateurs ne sont pas d'accord, elle peut plus simplement signifier que les énonciateurs sont d'accord sur un PDV sans ressentir le besoin de manifester un engagement personnel, ou encore que la situation n'implique pas de telles manifestations personnelles : ainsi en (3), l'accord s'exprime dans la construction du contenu propositionnel (CP)¹⁴, sans

passer par des modalisations qui redoublent l'accord au plan du dire. C'est pourquoi il est dangereux de passer sans précautions des observables linguistiques à des données psychologiques sommaires du type : « ils ne sont pas d'accord puisqu'ils ne disent pas explicitement qu'ils sont d'accord », « il est sous-énonciateur parce qu'il n'est pas d'accord/parce qu'il n'est pas sûr de lui », « il est surénonciateur parce qu'il est un meneur ».

Les notions étant exemplifiées, il est temps de les examiner sous l'angle de leur émergence et de leur arrière plan scientifique, parce que cela pèse sur les méthodes et explique l'intérêt pour des problèmes auxquels les postures entend(ai)ent apporter des éléments de solution. On abordera dans une première partie l'arrière-plan philosophique et langagier des postures énonciatives. Dans la deuxième partie, on montera en quoi il influe sur une certaine conception de l'énonciation, en mettant en avant l'importance de la disjonction locuteur/énonciateur, du phénomène général du point de vue, de l'articulation énonciation/référenciation, dans un cadre interactionnel. Dans une troisième partie, on fera un relevé des questions qui ont conduit, dans les premiers articles écrits sur la problématique, à l'émergence des postures. Enfin, une quatrième partie procédera à une illustration à partir d'une étude de cas inédite.

L'arrière-plan philosophique et langagier des postures énonciatives de coénonciation, sousénonciation et surénonciation

Pourquoi éprouver le besoin de redéfinir la coénonciation et de lui adjoindre deux postures complémentaires ? Cela tient à des raisons descriptives, mais aussi à un regard critique sur le substrat théorique sous-jacent aux représentations dominantes dans le champ de la linguistique.

Coopération, consensus et dissensus

D'une façon générale, les représentations du langage oscillent entre des conceptions iréniques ou pessimistes : il en va ainsi à propos de l'argumentation, présentée tantôt comme fille de la démocratie, de la raison, tantôt comme fille de la mauvaise foi et de la sophistique (selon une lecture au demeurant réductrice des sophistes), comme le rappelle Plantin (1996). On peut ranger parmi les concep-

tions (moyennement) iréniques toutes les théories qui insistent sur la nécessité de comportements collaboratifs pour échanger et se comprendre. Ainsi de l'ethnométhologie : en réaction à une approche sociologique déterministe et sous l'influence des théories interactionnistes symboliques de G.H. Mead, Garfinkel et Sacks mettent en avant une conception dynamique des faits sociaux et des relations sociales, résultant d'interactions dynamiques où ne cessent de se jouer, dans des négociations mises en œuvre par les acteurs eux-mêmes, des routines et des ajustements permanents qui relèvent de processus coopératifs, à l'instar des ajustements de la conversation. Ainsi encore des maximes conversationnelles de Grice, de l'approche des actes de langage chez Austin (1970), Searle (1972 et 1982), Vanderveken (1988), notamment à travers l'analyse des conditions de réussite des actes de langage, des analyses de la politesse de Brown et Levinson (1987) qui recyclent la théorie des actes de langage en envisageant leurs incidences sur les faces des locuteurs en présence, des rites d'interactions chez Goffman, des dynamiques de co-construction processuelles et à terme consensuelle des interactions chez Mondada, etc. Ainsi enfin des conceptions de l'argumentation basées sur le vrai : logique non formelle chez Hamblin (1970), pragmatodialectique de Van Eemeren et Grootendorst (1992)¹⁵. Toutes ces recherches, qui relèvent de paradigmes et d'objectifs très différents, reposent néanmoins sur une représentation ouverte des relations humaines, comme un jeu de places et de positions (sans nier l'existence des relations verticales entre les individus), en privilégiant d'une façon ou d'une autre, à un degré ou à un autre, des interactions qui fonctionnent selon un principe coopératif généralisé qui conteste des représentations plus déterministes des relations sociales. Or si le principe coopératif n'est en lui-même pas unilatéral – il peut s'accompagner de phases de dissensus, même s'il privilégie plutôt le consensus dans la mesure où la généralisation de comportements agoniques enrayerait les interactions –, on ne peut pas ne pas s'interroger sur le glissement qui va de la coopération au consensus et du consensus à la compréhension effective, notamment dans l'analyse des interactions didactiques où il est de bon ton (il y a un politiquement correct en didactique aussi) de mettre en avant les relations harmonieuses des sujets rassemblés par un furieux et communicatif désir d'apprendre – par-delà les conflits cognitifs.

Des limites du binarisme aux pôles et continuums

Or le langage, à travers la diversité de ses usages sociaux, ne gagne rien à être cantonné dans une vision unilatérale des choses, au plan théorique ou descriptif. Si nous avons insisté dans nos travaux davantage sur des situations dissensuelles que sur des situations consensuelles d'une part, et si nous avons davantage privilégié les postures énonciatives de sousénonciation ou de surénonciation, plutôt que de coénonciation, d'autre part, ce n'est pas pour substituer une conception pessimiste de la langue et des interactions à une vision optimiste, c'est pour rendre compte du réel dans sa diversité.

Il y a plus. Les interactions sont, par nature, processuelles et instables, et, à les observer au fil du discours, elles se laissent mal caractériser comme relevant d'une façon nette et bien identifiée d'une forme prototypique de consensus ou de dissensus. Certes, il existe des interactions franchement consensuelles ou dissensuelles, mais dans la majorité des cas, règne une grande labilité interactionnelle où consensus et dissensus prennent des formes en demi-teintes.

Autrement dit, le binarisme hérité plus d'une lecture vulgaire du structuralisme que du structuralisme lui-même, mérite d'être considéré avec distance, pour l'analyse des interactions. Dans les discours, dans les interactions orales en contexte

didactique, les phénomènes ne sont pas blancs dès lors qu'ils ne sont pas noirs et les marques, dès lors qu'il n'y a pas de bi-univocité, peuvent cumuler des valeurs différentes. Les relations relèvent plutôt de continuums, de gradients¹⁶, allant du dissensus au consensus¹⁷, en s'éloignant du dissensus pour se rapprocher du consensus, et en passant par des étapes que nous limiterons arbitrairement à deux¹⁸, celles de la discordance concordante et celle de la concordance discordante, d'après une analogie avec les processus à l'œuvre dans le récit, selon Ricoeur (1983). Ce dernier, dans *Temps et récit*, insiste sur le fait que la narration permet de faire la synthèse d'éléments hétérogènes réunis dans une intrigue : la discordance dans la concordance, autour de l'expérience temporelle du vécu (cf. l'expérience augustinienne du temps, autour de la *distentio animi*¹⁹), se trouve inversée par la force de la logique narrative avec la mise en intrigue qui met de la concordance dans la discordance en finalisant le temps (Bres, 1994, p. 45-58). Or, si l'on déroule l'écheveau des relations entre consensus et dissensus – en intégrant le fait que ces phénomènes jouent non seulement pour un sujet à l'état de monade, mais pour un sujet inséré dans la trame des relations avec autrui –, on se dit qu'à côté d'une représentation prototypique du consensus, comme concordance concordante, et du dissensus, comme discordance discordante, il y a place pour les états intermédiaires que sont la concordance discordante et discordance concordante :

Concordance concordante	Concordance discordante	Discordance concordante	Discordance discordante
Consensus		Dissensus

soénonciation d'un PDV commun	surénonciation d'un PDV dominant	sousénonciation d'un PDV dominé	énonciation de 2 PDV opposés

Cette représentation permet d'affiner la compréhension de la coénonciation comme concordance concordante, c'est-à-dire comme coénonciation véritable, co-construction par les locuteurs d'un PDV commun et partagé, qui les engage en tant qu'énonciateurs. La surénonciation correspond à une concordance discordante, dans la mesure où la co-construction inégale d'un PDV surplombant s'inscrit dans une forme apparente d'accord tout en déportant la signification antérieure dans vers une signification nouvelle. Tout en se présentant comme la continuation de ce qui précède, elle dégage des enjeux nouveaux qui s'imposent à l'autre²⁰. Quant à la sousénonciation, elle relève de la discordance concordante, puisque la co-construction inégale d'un PDV dominé revient à dire que le PDV effectivement co-construit n'est pas partagé par les deux énonciateurs, et qu'ils font en effet entendre cette discordance, de leur plein gré ou à leur insu²¹. Ces deux dernières postures indiquent une dissymétrie dans la co-construction d'un contenu propositionnel plus ou moins assumé par les deux locuteurs/énonciateurs à travers ses reprises et reformulations, tandis que la discordance discordante relève de l'expression manifeste et explicite de *deux* PDV antinomiques. Bref, seule la coénonciation relève d'une colocation qui va jusqu'à la prise en charge énonciative d'un PDV commun, tandis que la sousénonciation, comme la surénonciation, reposent sur une co-construction d'un seul PDV, sans que les deux locuteurs/énonciateurs ne s'engagent autant l'un que l'autre, soit que le surénonciateur impose son PDV à l'autre, en faisant comme si son PDV n'était qu'une paraphrase de celui de l'interlocuteur, soit que le sousénonciateur reprenne le PDV de l'autre, en s'en distanciant sans aller néanmoins jusqu'à lui substituer un PDV antagoniste, ou, à tout le moins, sensiblement différent.

L'analyse de ces phénomènes, ne repose pas seulement une distance critique à l'égard de certaines représentations du langage, elle entraîne aussi un certain nombre de considérations méthodologiques pour rendre compte de situations complexes, sans diluer pour autant l'analyse proprement linguistique du langage. D'où l'importance des phénomènes de cumul, dans le cadre d'une approche moniste de la langue, à même de rendre compte de la dimension réflexive qui est si importante dans les corpus didactiques.

Cumul des points de vue

Ainsi que le rappelle opportunément Latour dans un dialogue imaginaire avec un apprenti-chercheur,

on peut avoir plusieurs points de vue sur un objet. Loin de conduire au relativisme, l'articulation des points de vue théoriques permet de mieux rendre compte de la complexité objective des objets :

Qu'est-ce qui vous fait penser qu'« adopter un point de vue » signifie « être limité » ? ou être spécialement « subjectif » ? [...] Si vous pouvez avoir différents points de vue sur une statue, c'est parce que la statue elle-même est en trois dimensions et vous permet, oui, *vous permet* de tourner autour. Si une chose rend possible cette multiplicité de points de vue, c'est qu'elle est très complexe, intriquée, bien organisée, et belle, oui, objectivement belle.

[...] Ne croyez pas à toutes ces foutaises sur le fait d'être « limité » à votre propre perspective. Toutes les sciences ont inventé des moyens pour se *déplacer* d'un point de vue à un autre, d'un cadre de référence à un autre. [...] C'est ce qu'on appelle la relativité. [...] Si je veux être un scientifique et atteindre à l'objectivité, je dois être capable de naviguer d'un cadre de référence à l'autre, d'un point de vue à l'autre. Sans de tels déplacements, je serais limité pour de bon dans mon point de vue étroit. (Latour, 2006, p. 210-213)

Cette remarque méthodologique nous servira de guide dans notre approche des interactions en contexte didactique, tant il est vrai que les relations entre interactants obéissent à des logiques diverses, régulation des relations, gestion des faces et des conflits, répartition des tâches, planification et contrôle des activités, vérification des mises en activité et des expériences, évaluation, bilans, etc. Les activités langagières visent donc plusieurs objectifs conjoints, de *socialisation* et de *construction de soi* à travers la régulation pragmatique des relations dans le groupe classe, de *formation* à travers la co-construction des savoirs (langagiers et non langagiers)²². Nous souhaitons pouvoir rendre compte de ces divers objectifs à l'intérieur du paradigme énonciatif²³, à travers une étude linguistique qui intègre en tant que de besoin les données mimo-gestuelles et proxémiques, mais encore la polysémioticité des situations, notamment en lien avec des actions.

Mais, si l'on considère le langage dans la complexité de ses contours situationnels et actionnels, il n'en est que plus vital de préciser sa conception du langage. C'est dans le cadre du monisme que nous appréhendons les PDV, en tant que phénomènes dialogiques de représentation de la subjectivité humaine dans ses efforts de connaissance et de co-construction de soi, par la réflexion de la praxis

humaine et au moyen de la médiation du langage. Une telle conception repose sur le refus de considérer à part la pensée d'un côté, le langage de l'autre.

Monisme

Nous plaçons donc en faveur d'une approche moniste de la langue et aussi, on le verra plus loin des interactions, en nous référant à l'interactionnisme social. Comme l'écrit Merleau-Ponty,

Il n'y a pas la pensée et le langage, chacun des deux ordres à l'examen se dédouble et envoie un rameau dans l'autre [...] Les opérations expressives se passent entre parole pensante et pensée parlante, et non pas, comme on le dit légèrement, entre pensée et langage. Ce n'est pas parce qu'ils sont parallèles que nous parlons, c'est parce que nous parlons qu'ils sont parallèles (Merleau-Ponty, Signes, 1960, p. 26).

L'unité de la perception, de la pensée et de la langue est le propre de tout être humain, elle est active et exemplaire dès que les moyens d'expression dépassent la dimension purement dénotative/constative du réel, donnent le point de vue des locuteurs, leurs « perspectives sur les choses », comme l'écrivait Merleau-Ponty. C'est en effet un des enseignements les plus stimulants que l'on peut tirer des travaux de Merleau-Ponty, sur le plan didactique et pédagogique : sa conception des rapports parole/pensée n'est pas seulement valable pour le « style » des êtres d'exception (des écrivains, par exemple), mais encore pour des individus quelconques, des êtres ordinaires (élèves, professeur-e-s, chercheur-e-s, etc.), qui ne sont pourtant pas des êtres minuscules...

Cette dialectique entre parole et pensée intervient sur le fond d'autres interactions entre moi et les autres, qu'il ne saurait être question de considérer comme des entités indépendantes, pas plus que la pensée et le langage... Elle est au cœur des activités langagières dans lesquelles les locuteurs réfléchissent en échangeant et échangent en réfléchissant.

Réflexivité

Il existe différentes significations de la réflexivité en tant que distance à l'expérience, construction de l'espace intersubjectif, travail avec/contre les discours disponibles, intensification de la dynamique cognitive dans les interactions, construction identitaire, construction du sens de la tâche

et du rapport à l'école, sans oublier la dimension (méta)langagière (Chabanne & Bucheton, 2002, p. 3-13).

La réflexivité vise l'analyse des processus linguistico-cognitifs de co-construction interactionnelle des savoirs. Ces processus langagiers ne se limitent pas aux activités purement métalinguistiques, puisqu'ils entrent en jeu dès la construction des contenus propositionnels (mode de donation des référents, choix énonciatifs présidant à l'actualisation des processus et à la mise en relation des notions), qui inclut la problématique des modalités et de la modalisation, puis se déploie dans des activités métalinguistiques, autour des gloses, paraphrases, reformulations²⁴. Ces lieux langagiers privilégiés où se déploie la réflexivité activent les apprentissages, selon un cercle didactique vertueux qui était résumé dans le sous-titre de notre ouvrage de 2004 : *Mieux (se) comprendre pour mieux (se) parler et pour mieux (s')apprendre*. Il indiquait que les échanges étaient appréhendés dans leur dimension qualitative (cf. la triplification des *mieux*), réflexive et interactionnelle (cf. les pronoms entre parenthèses, qui doivent se comprendre comme des pronoms réfléchis (je *me* parle, je *me* comprends, je *m'*apprends) et comme des pronoms réciproques (je *te* parle, je *te* comprends, je *t'*apprends).

Dans un cadre moniste et interactionniste (s'inspirant de l'interactionnisme socio-discursif de Bronckart, 1996, p. 22-43ss), la réflexivité croise la problématique du dialogisme : d'abord de l'hétéro-dialogisme, parce que tout locuteur est pris dans la trame serrée des discours antérieurs avec lesquels il dialogue, auxquels il concède, répond, objecte, adhère, qu'il prolonge, etc. L'approche moniste de la réflexivité croise ensuite l'autodialogisme, en ce que le locuteur, au cours des processus de construction des connaissances (qui sont aussi des processus socialisés de construction de soi), dialogue avec lui-même – ratiocination, pensée intérieure, etc. –, s'inscrit dans d'autres contextes (passés, futurs, hypothétiques), revient sur des illusions passées et dépassées, s'interroge sur telle croyance, confirme telle opinion, etc. (Bronckart, 1996, p. 50-66). Dans cette perspective, les outils de l'énonciation s'avèrent précieux, surtout si l'on se réclame, comme c'est notre cas, d'une conception élargie de l'énonciation, qui ne privilégie pas l'analyse des marques de l'appareil formel de l'énonciation, mais les inscrit dans une approche large de la référénciation.

La boîte à outils énonciative de l'analyse des postures

Locuteur et énonciateur

Notre travail repose sur la disjonction locuteur/énonciateur de Ducrot (1984). Cette distinction, aujourd'hui de plus en plus reconnue, s'oppose aux travaux fondateurs de Benveniste, qui ne distingue pas locuteur et énonciateur²⁵, pas, plus, d'ailleurs, que les linguistes étrangers qui utilisent indifféremment locuteur ou énonciateur (*speaker*) – sauf s'ils se revendiquent des travaux de Culioli, Desclés ou Ducrot, qui distinguent le producteur des énoncés des positions énonciatives que ce dernier met à contribution dans sa façon d'envisager les choses²⁶.

La déliaison locuteur/énonciateur permet de rendre compte du dialogisme interne à la langue. Chez Ducrot, la répartition des rôles repose sur un locuteur, qui prend (ou non) en charge certains contenus propositionnels, selon qu'ils les approuve ou non. Quant aux sources de ces CP, ce sont des énonciateurs. Ainsi, le locuteur d'un énoncé ironique met-il en scène dans son discours un PDV dont il se distance : « Oui, c'est vraiment génial de bousculer sa camarade ! », dit le maître en s'adressant à un élève qui vient de bousculer un plus petit que soi : il fait écho à un énonciateur qui, à l'instar de l'élève, trouve « super » de maltraiter plus faible que soi, sans partager son PDV. L'outrance est en tel décalage avec la situation que les témoins doivent comprendre que le maître veut faire entendre le contraire de ce qu'il vient de mentionner. Ce genre de déliaison existe soit dans des contextes hétérodialogiques (pour évoquer des tiers ou des interlocuteurs, comme dans le discours indirect libre à la troisième personne, dans les phénomènes de point de vue, les négations, concessions, etc.), soit dans des contextes autodialogiques, lorsque le locuteur évoque ses PDV passés, futurs, fait des hypothèses, ou modalise un PDV : « Dans une autre situation, je dirais oui », « Je ne maintiendrai plus la thèse de X aussi abruptement qu'autrefois », etc.

Énonciateur, point de vue et contenu propositionnel

Ducrot définit solidairement l'énonciateur et le point de vue. Toutefois, derrière l'implication réciproque des termes (pas de point de vue sans énoncia-

teur, pas d'énonciateur sans point de vue), les deux concepts ne fonctionnent pas au même niveau, la notion de point de vue n'étant pas aussi fondamentale que le concept d'énonciateur, mais jouant plutôt un rôle ancillaire dans la définition de l'énonciateur en tant que ce dernier est désormais disjoint du locuteur. On en veut pour preuve l'absence de critères sémantiques dans la définition du point de vue. Les parasynonymes « point de vue », « position », « attitude » disent éloquentement que l'expression « point de vue » n'a pas plus d'importance que les deux autres et que l'important est que le point de vue ne passe pas par « des paroles » référées à un locuteur, auteur d'un discours direct ou d'un jugement personnel impliquant la présence du *je*.

Tout énoncé, en tant que combinaison d'un *modus* associé à un *dictum*, dénote un PDV, même en l'absence du *je*. Toutefois, la structure *modus* ~ *dictum*, héritée de Bally, n'est pas solide sur le plan linguistique : comme le remarque Ducrot, la notion de modalité « présuppose que l'on puisse séparer, au moins en théorie, l'objectif et le subjectif. Notamment elle exige qu'il y ait une part isolable de la signification qui soit pure description de la réalité » (Ducrot, 1993, p. 113). Or « ce qu'on appelle *idée*, *dictum*, *contenu propositionnel* n'est constitué par rien d'autre [...] que par une ou plusieurs prises de position » (Ducrot, 1993, p. 128)²⁷. Il faut donc rechercher le point de vue non seulement dans le *modus*, mais aussi dans le *dictum*, puisque les choix qui président au mode de donation des référents sont hautement révélateurs du point de vue de l'énonciateur, indépendamment des commentaires du locuteur figurant dans le *modus* (cf. (3), (4)).

L'énonciateur, en tant que sujet modal, se repère non seulement à travers ses commentaires explicites, il se construit à travers les indications qui affectent la construction des objets discursifs. Repérer un énonciateur dans un discours implique de rechercher sa présence à travers la référenciation des objets du discours (y compris, voire surtout, en l'absence des marques du *je-ici-maintenant*), puis de préciser si l'énonciateur est celui qui est en syncrétisme avec le locuteur/énonciateur primaire, ou, à défaut, de préciser sa position envers ce dernier (accord, désaccord, neutralité). La référenciation n'est jamais neutre, même lorsque les énonciateurs évaluent, modalisent ou commentent le moins possible. Cette approche rend compte de toutes sortes de PDV, y compris de PDV implicites, ou de PDV naturalisés, comme il y en a tant dans le discours didactique²⁸.

Interactions, du je au nous : le jeu des postures dans la construction d'un nous interactif et leur hiérarchisation

Cette déliaison théorique locuteur/énonciateur, qui fait de ce dernier non pas un doublon du locuteur, mais la source intradiscursive de PDV qui passent par la voix du locuteur, est utile sur un plan linguistique et plan pragmatique. En effet, la rupture avec le mythe de l'unicité du sujet parlant, telle qu'elle a été amorcée par Bakhtine, puis développée par tous les théoriciens de l'énonciation et de l'interactionnisme social, nous rappelle que, dans nos discours comme ailleurs, nous sommes les autres, que les processus de construction de soi – qui passent par le discours – sont de part en part socialisés, et que, dans ce cadre, nous ne sommes pas les seuls énonciateurs à entrer en jeu dans la construction des PDV qui peuplent nos discours. La critique radicale de l'unicité du locuteur, fût-ce sous les avatars du metteur en scène, chez Authier-Revuz (1995, 1998), est en forte congruence avec les analyses qui mettent en avant les processus de coélaboration du sens, compte tenu de la nature profondément interactionnelle de la communication, coélaboration qui saute aux yeux de l'analyste des interactions orales, mais qui n'en est pas moins présente aussi à l'écrit, fût-ce sous des formes différées et médiatisées :

Il faut aller jusqu'à concevoir l'auditeur comme un vrai co-locuteur, l'interlocution comme la racine du sens, responsable du dialogisme réel du discours. L'interlocution dev[ient] plus radicale que l'intersubjectivité. [...] On parle *avec* l'autre et non pas seulement à l'autre. C'est moi qui parle mais c'est *nous* qui disons. (Jacques, 1992, p. 192)

La co-construction du sens et de la référence, fondamentale dans les interactions en face à face, joue aussi dans les textes, où la dynamique du sens passe par la mise en scène des énonciations rapportées ou la représentation de points de vue qui ne sont pas des énonciations²⁹, et elle traverse de part en part le processus interprétatif activé par les destinataires, à l'écrit comme à l'oral, sous des formes variables selon les situations et les genres de discours.

Toutefois, ce travail interprétatif ne peut opérer que sur la base d'une reconstruction, autrement, de ce qui a été déconstruit : ce qui a été déconstruit, à juste titre, c'est le mythe de l'unicité du sujet parlant : ce qui devrait être reconstruit, c'est le prin-

cipe d'une hiérarchisation des sources, qui se fonde sur la logique des échanges, et ce par-delà même la multiplicité des énonciateurs qui se font entendre sur la scène énonciative. C'est à cela qu'entendent répondre les diverses postures énonciatives. Mais cela implique, du même mouvement, une conception de l'énonciation et de la référenciation qui ne soit pas entachée du réductionnisme – voir Rabatel (2005a).

Culioli, dans ses entretiens avec Claudine Normand, parle fort significativement du co-énonciateur « qui est le miroir de l'énonciateur (pas du co-énonciateur extérieur qui est l'interlocuteur) » (Culioli et Normand, 2005, p. 155). C'est en revanche cet énonciateur extérieur³⁰, qui n'est pas le doublon de l'interlocuteur, pas plus que l'énonciateur n'est le doublon du locuteur, que nous voulons traquer, à partir de la co-construction inégale et instable des PDV (ou des contenus propositionnels), dans le cadre d'une conception de la référence qui ne correspond pas à un vouloir dire pré-établi chez chacun des locuteurs. En effet, en situation ordinaire, on ne rencontre pas toujours des locuteurs experts maîtres de leur vouloir-dire et prévoyant au mieux de leurs intérêts les réactions de leurs interlocuteurs. Dans ces situations ordinaires, les points de vue se construisent en tâtonnant, sur les plans linguistique et cognitif, sans qu'il soit toujours facile de savoir si les PDV co-construits appartiennent pleinement à tel ou tel locuteur ou sont pleinement partagés par les interlocuteurs (coénonciation). Les interactions didactiques rentrent particulièrement bien dans ce cadre, tant les situations sont inégales et instables sur le plan interactionnel, tant les choses sont complexes sur le plan cognitif, et tant cela influe sur les prises de parole, au plan de l'élaboration des contenus et/ou à celui du travail de formulation, à supposer que les deux plans puissent être distingués. Cela dit, même si Culioli ne nous semble pas aller assez loin dans la saisie de la co-construction interactionnelle des PDV, il reste malgré tout celui qui s'est avancé le plus dans cette voie, par rapport à Desclés ou Ducrot.

Genèse de la problématique des postures énonciatives, au fil des corpus

L'élargissement³¹ de nos objets de recherche, de l'analyse linguistique du texte littéraire, en réception, vers l'analyse des interactions orales ou l'analyse de discours de textes non littéraires et l'élargissement

des théories de référence qui s'en est suivi (didactique, théories des interactions), a favorisé l'émergence des concepts de sur- et de sousénonciation. En effet, la coénonciation, fût-elle redéfinie, restait impropre à rendre compte de situations interactionnelles et polysémotiques complexes. Les aléas des publications ne doivent pas estomper le fait que nos premières interrogations datent de 2000 (2004e) et de 2001 – Rabatel (2005c) –, et ont donc précédé l'article d'*Enjeux* 54, dont la publication date de la même année que la rédaction de l'article, 2002. Enfin, l'article de *Pratiques* publié en 2003 est le dernier de cette phase d'élaboration³².

Premier problème, premières investigations : analyse des relations entre les énonciateurs des textes et des images d'utopie

La première fois que nous avons proposé ce concept de surénonciation, il s'agissait d'analyser le rapport entre un texte et des images, à propos de textes et de dessins utopiques (*l'Utopie* de More et *L'architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation* de Ledoux), pour déterminer si les interactions entre texte et dessin produisaient une sursignification excédant leur simple addition/confrontation.

Chez Ledoux, les planches sont le plus souvent après le texte, lequel fait expressément référence aux dessins, au point qu'on ne pourrait les supprimer sans que tout l'ouvrage tombe à l'eau. Le texte se présente comme l'explication progressive d'une pensée condensée dans les plans, si forte qu'elle a besoin d'être dépliée par son créateur/exécuté. Ce rapport unidirectionnel du texte vers le dessin construit la figure d'un surénonciateur (subsumant les énonciateurs du texte et du dessin) manifestant un souci constant de maîtriser la signification du dessin et les interprétations légitimes du texte.

Alors que le texte de Ledoux ne cesse de renvoyer au dessin, le texte de More parle d'autre chose que du dessin. On ne se trouve pas face à un surénonciateur qui contrôlerait la signification, mais face à (au moins) deux co-énonciateurs à l'origine de points de vue divergents (texte sérieux vs spéculation abstraite ; utopie comme système unique vs reproductible ; système parfait vs perfectible), sans hiérarchisation : là où Ledoux entend tout contrôler et tout expliquer, More pose initialement des indices complexes, passi-

bles d'interprétations contradictoires, sans choisir, l'ambiguïté constitutive étant exprimée dès le titre lui-même, puisque le mot renvoie à deux étymons antonymes : « ou » + « topos » = *non* lieu vs « eu » + « topos » = *bon* lieu.

Deuxième difficulté : locuteurs et énonciateurs en situation oralo-graphique, et dans des interactions dissensuelles

La deuxième situation qui favorisa l'émergence de la problématique des postures reposait sur l'intuition que la notion de coénonciation semblait inadéquate pour rendre compte d'un processus dissensuel – et néanmoins collaboratif – de rédaction conversationnelle³³. Deux étudiants, une allemande, M, et un brésilien, P – tous deux francophones –, devaient rédiger un paragraphe argumentatif, après avoir choisi s'ils étaient pour ou contre l'existence de devoirs à la maison à l'école primaire. Les deux locuteurs étaient d'un PDV opposé (M, contre les devoirs à la maison, P, pour), ce qui leur fit enfreindre la consigne et adopter une structure dissertative avec les deux PDV, négociant âprement une conclusion sapée par d'importantes contradictions internes. Les désaccords bloquent la co-construction d'une référence et d'un co-énonciateur communs. D'où des incohérences dans la construction intersubjective, perpétuellement renégociée par les interactants, qui se traduisent non seulement dans des luttes de place entre interlocuteurs mais affecte également la construction de la référence. Une interaction hétéroglossale si dissensuelle ne peut s'analyser avec le concept de coénonciateur et requiert le concept de surénonciateur, à même d'expliquer les nombreuses ruptures énonciatives et argumentatives (Rabatel 2005c).

Par rapport au surénonciateur chez Ledoux, le surénonciateur est ici beaucoup plus marqué par la dynamique interactionnelle. Il se manifeste dans les séquences dans lesquelles émerge un point de vue dominant. Compte tenu du fait de l'existence de deux orientations argumentatives contraires, nous avons nommé surénonciateur « P » et surénonciateur « M »³⁴ l'instance source des PDV qui exprimaient tantôt le PDV de P (Pour les devoirs à la maison), tantôt le PDV de M (Contre les devoirs à la maison), étant entendu que les guillemets entendaient signifier que le PDV ne se limitait pas à la personne de P ou

de M, mais englobait les énoncés de l'interlocuteur qui étayaient le PDV dominant. Par exemple, dans les séquences où dominait le PDV de M, il arrivait à P de formuler (à titre d'hypothèse, pour clarifier ce qu'elle voulait dire, ou par ironie) des arguments qui allaient dans le sens de M, arguments que P ne prenait pas en charge, en tant qu'énonciateur – même si M feignait de croire le contraire. A ce moment là, P se positionnait en sousénonciateur, et participait à la co-construction d'un PDV dominant dans lequel M jouait le premier rôle, et lui un rôle ancillaire. Le résultat de cette collaboration des deux interlocuteurs (sans compter la contribution d'autres énonciateurs intradiscursifs à l'origine de PDV allant dans le sens du PDV de M³⁵), construisait un surénonciateur qui correspondait à une création syncrétique, au point même que le PDV surénoncé co-formulé allait parfois plus loin, par ironie, que ce que pensait le locuteur / énonciateur dominant.

Troisième difficulté : quand une gestion experte de la polyphonie ne va pas de pair avec la hiérarchisation des points de vue, ou la sousénonciation dans les mémoires professionnels

Avec l'analyse des mémoires professionnels de professeurs stagiaires de lycées et collèges – Rabatel (2002) –, la problématique de la sur-/sousénonciation se restreint à un domaine plus homogène, sur le plan linguistique. Les relations que le discours citant entretient avec le discours direct, dans les cas de cumul des sources énonciatives, révèlent l'existence de textes cohésifs et cohérents, mais pourtant opaques sur le plan de la prise en charge énonciative, comme sur celui de l'orientation et de la hiérarchisation des arguments. En principe, le discours direct a pour fonction fondamentale d'être un instrument au service des fins du locuteur citant ; toutefois, cette valeur pragmatique du discours direct se réalise sous une forme paradoxale chez les enseignants stagiaires de notre corpus, à travers l'émergence d'un sousénonciateur, dès lors que le locuteur citant peine à faire entendre son point de vue face à ceux des locuteurs cités, sauf à exprimer une adhésion aux textes officiels et aux autorités intellectuelles. Ces montages citationnels sans reformulation claire traduisent la difficulté du scripteur à se positionner par rapport aux savoirs savants – cf. également Boch et Grossmann (2001) – difficulté qui, en amont,

renvoie à la manière dont ces savoirs ont été enseignés, de façon déshistoricisée, selon une démarche cumulative qui évacue les enjeux des savoirs.

4e difficulté : de la gestion des relations entre personnages, entre auteur et personnages, entre auteur/ metteur en scène, personnages et... lecteurs/public

Les interactions théâtrales se définissent souvent par la double énonciation : par-dessus les échanges entre tel personnage et tel autre, l'auteur (ou le metteur en scène) s'adresse à un autre destinataire. Mais, outre que le phénomène n'est pas propre au théâtre, il convient de s'interroger sur les instances à l'œuvre : la terminologie de la double-énonciation renvoie à l'usage benvenistien qui masque les différences entre le locuteur à l'origine du message et l'énonciateur qui le prend en charge. Or, considérée sous l'angle de la prise en charge, la double énonciation peut s'analyser en coénonciation, mais aussi en sous- ou en surénonciation.

En première analyse, l'auteur, de par son rôle de créateur, se pose en surénonciateur par rapport à ses personnages et à son public, en raison de la double énonciation qui le fait s'adresser à son public ou à ses pairs par-dessus ses personnages. La posture de sousénonciateur est également envisageable, s'il écrit sous la commande économique ou politique, sans marge de manœuvre. Les réactions des lecteurs, du public et de la critique peuvent influencer sur la mise en scène, voire, parfois, sur la réécriture de la pièce, ou sur l'écriture conjointe de péri-textes (lettres, préface, interview) qui atténuent ou durcissent les traits de tel personnage, l'ambiance de telle scène, les arguments de telle thèse, etc. Bref, les réactions du public peuvent conduire l'auteur – ou le metteur en scène – à clarifier son propos (coénonciation), à l'édulcorer (sousénonciation), à le raidir (surénonciation).

D'une façon générale, le metteur en scène lui-même peut concevoir son intervention sur le texte comme coénonciation, pour chercher au mieux à transcrire ce que l'auteur a voulu dire, en actualisant son message. Il peut être en sousénonciation en respectant servilement la Tradition³⁶ ; il peut au contraire s'affirmer comme surénonciateur en produisant une mise en scène radicalement neuve, qui fait abstraction du contexte de production et du péri-texte auctorial, produisant une « lecture » qui contrevient

explicitement à certaines analyses de l'auteur ou à la tradition³⁷.

La réflexion sur les postures énonciatives au théâtre³⁸ imbrique constamment phénomènes linguistiques et choix interprétatifs et rappelle que les postures de co-, sur- et sousénonciation entre personnages ne doivent pas être réifiées, ontologisées. Rien ne serait plus faux que d'assimiler une posture énonciative déterminée par des rapports de force momentanés entre locuteurs à des traits psychologiques ou sociologiques permanents. Ainsi, nombre de scènes mettant en relation maîtres et valets, avec un valet souvent doté d'infirmités discursives et en situation de sousénonciation par rapport au maître voient à certains moments les rapports s'inverser. En effet, de personnage à personnage (comme dans la vie), les rapports de co-, sur- et sousénonciation sont surdéterminés par la dialogie interactionnelle et par le fait que dans le procès dialogique même se *rejouent*³⁹ constamment des problèmes de place, de rôle, de stratégie qui sont certes déterminés par la situation objective antérieure, mais qui doivent être vérifiés (ou contestés) au cours même de l'interaction : les relations verticale (statut, place) et horizontale (familiarité, distance) les relations affective (attraction, répulsion) et idéologiques (consensus, dissensus) se nouent et dénouent sans cesse dans l'interaction, à travers échanges symétriques ou dissymétriques. Il en va de même dans les interactions didactiques, et il ne convient pas d'enfermer les locuteurs dans des statuts (le maître, l'élève), dans des activités : si les postures énonciatives présentent un intérêt didactique, au-delà de leur pertinence linguistique, il est là.

La variabilité des postures au fil du discours et de l'interaction

Plutôt que de reprendre des extraits de corpus analysés dans d'autres publications, nous préférons prolonger l'étude d'un corpus qui a déjà fait l'objet de plusieurs publications antérieures – Griggs (2004), Rabatel (2004d et 2005b).

Présentation du corpus

La séance d'initiation à une langue étrangère⁴⁰, enregistrée dans un CE2 de la banlieue lyonnaise, à Caluire, s'appuie sur des supports de nature audiovisuelle et écrite, avec une cassette audio mettant en voix une saynette intitulée "Going for a walk" – Gerngross et Puchta (1996) – :

(9) The sun is shining. It is a beautiful day. Going for a walk. What's that? You can hear a roll of thunder. The big clouds in the sky. It starts pouring down. Run home !

Your hair gets wet.

Your face gets wet.

Your neck gets wet.

Your shirt gets wet.

Your jeans get wet.

Your shoes get wet.

Yuck !

Le texte mis en voix est accompagné de 7 images illustrant la seconde partie du texte enregistré, en gras. Le troisième support, écrit, consiste en un ensemble de mots-étiquettes puis de phrases-étiquettes transcrivant cette même partie de l'histoire. La première séance est consacrée à la découverte de la cassette et à la compréhension globale de la première partie de l'histoire, puis à la compréhension de la seconde partie de l'histoire, avec mise en ordre des images correspondant au texte de la cassette audio, enfin à un travail individuel de collage des images. La deuxième séance est centrée autour de la construction de la morphologie de l'indicatif présent, à partir de l'observation des co-textes entourant les réalisations « get/gets », prenant appui d'abord sur l'oral, puis sur les étiquettes, avant une phase de systématisation perturbée par les différences linguistiques de la représentation de l'opposition massif/comptable, à propos des mêmes référents, du français à l'anglais – « cheveux » vs « hair », « pantalon » vs « jeans ». L'extrait (10), dans la deuxième séance, renvoie au moment où la saisie de la nature non comptable de « hair » permet de rendre compte de la construction « Your hair gets wet » sans invoquer une exception à la règle :

- (10) 788 M on a dit que: la troisième personne du singulier ça s=rait avec un s' 0 et à la troisième personne du pluriel on n'en aurait pas besoin, 00 mais c'est quand même bizarre' là on a toujours notre problème' avec cette histoire de cheveux' hein'
- 789 E (c'est l=) contraire, 00
- 790 M ben oui' mais alors euh: 0 c'est bizarre' /on (vous) donne 00 / on donne une
- 791 E25 /FORT ce s=rait une exception' +/
- 792 M règle, /00 alors ce s=rait une excep/tion, 0 on va- on va l'écrire, déjà, hein' 0 your' 0 hairs:
- 793 E /mais c'est (xx) /
- 794 M 000 c'est ça' 0 /hairs (x)/ 0 your hair 000
- 795 A /(xx) s /
- 796 E gets wet, 00 gets
- 797 M gets' 000 your hair gets wet, 00 comment ça peut s= faire, comment ça s= fait' c'est bizarre' (x)
- 798 E26 peut-être que c'est pa=c= que 0 en Français on dit des cheveux' 0 et en Anglais' on dit un cheveu, 00 donc euh: 0 peut-être que: 0
- 799 M en Anglais on entendrait' 0
- 800 E un che/veu,/ un'
- 801 E26 /euh:/
- 802 E des cheveux
- 803 E26 un cheveu,
- 804 M les Anglais y z'auraient qu'un cheveu sur la tête,
- 805 E26 non mais /euh:./ comme:
- 806 E /non:./
- 807 E (x)
- 808 Es BRUITS CONFUS (x) maîtresse (xx) +
- 809 E25 /ben y parlent d'un cheveu particulier'/
- 810 Es / (BRUITS CONFUS) /
- 811 M mais attends attends' il est en train d'essayer d= parler' et on n'arrive pas à l'entendre, c'est bête'
- 812 E26 (x) expliquer (x) euh: deux (x) 00 j= m'en rappelle plus,
- 813 Es (xx)
- 814 M /qu'est-c= que j= vais vous dire sur les Anglais, 0 (x)/ (x) quelqu= chose qu'on n'a pas
- 815 E / (xxxxx) /
- 816 M appris, 0 oui,
- 817 E (x) en fait' on peut pas compter' les cheveux, 0
- 818 M donc on dirait' 0 tout ça ce s=rait ma'
- 819 E on en a au moins des / (xx) /
- 820 E25 /CRIE chevelure +/
- 821 E27 CRIE ma per/ruque +/
- 822 M /ma / chevelure,
- 823 E27 ma perruque'
- 824 M c- c'est ma perruque, /oui, /
- 825 E25 /PETIT RIRE ma/ perruque +
- 826 M et quand elle est encore bien implantée' /00 / qu'elle est d'origine' la perruque'
- 827 E /ben:/
- 828 M on appelle ça une' 0
- 829 E cheve/lure /
- 830 E25 /cheve/lure,
- 831 M chevelure, 0 donc en fait' les Anglais' 00 ils ont tendance à dire' 0 ma' 0 chevelure, 00 et ils (disent) pas' 00 pa=c= que le problème en Anglais' c'est que ça' 00 c'est hair aussi, 00
- 832 Es ah ah
- 833 E /ah / c'est des mini-poils,
- 834 E25 /(ouais)/
- 835 E ah /oui'/
- 836 E /eh /
- 837 E25 /PETIT RIRE des mini-poils +/
- 838 M / (xx) / (x) c'est pas- c'est pas: d'ailleurs très bête' 00 pa=c= que /en fait euh:./ c'est un peu la même chose' hein,
- 839 E / (xx) /

- 840 E (xx)
 841 M quan[t]- quand y sont au pluriel' 0 et ben en fait' c'est ça, 0 c'est mes p- mes poils, 0
 842 E (au fait on les a coupés) /ma chevelure, /
 843 M /(si) quand y sont/ au singulier' ben c'est' 0 ma chevelure, 0 c'est un peu comme ça qu'on /fait la
 différence, en fait./ 00
 844 E /ah oui (xx) /
 845 E26 j'ai r=trouvé l= mot tu disais un pantalon' 00 et: en Français' et en Anglais tu dis des pan/talons, /
 846 M /des pan/ta/lons/
 847 E28 / (x) /
 848 M /parc= que y a deux jambes,/
 849 E28 /pa=c= qu'y a deux jambes'/
 850 E maîtresse' 00
 851 M OK, 0 FORT alors c'est pour ça qu'en fait comme c'est singulier' + 00 c'est quoi comme personne du
 singulier' déjà' 0
 852 E c'est la:/ / troisième
 853 E25 /CRIE chevelure +/
 854 Es /troisième personne/
 855 M /troisième personne/ du singulier' et en Français aussi' hein 0 ma chevelure, 0
 856 E ben oui'
 857 E25 il chevelure
 858 M est 0 mouillée 0 ou devient mouillée 00
 859 E29 c'est /elle'/
 860 M /c'est/ bien:
 861 E29 elle
 862 M c'est elle' 0 c'est elle' d'accord' 00 donc c'est troisième personne du sin:gulier' gets 0 wet,

Le maître, en 788, rappelle les régularités qui permettent d'inférer la morphologie verbale de l'indicatif présent des verbes en anglais, non sans donner à croire qu'il s'agit d'une élaboration commune, alors qu'il a pris une part déterminante dans le dégagement de la règle. Celle-ci est contredite par « hair ». La réflexion est compliquée d'abord par la différence massif/comptable entre « hair » et « cheveux », ensuite parce que le corpus offre un faible nombre d'indices pour dégager des régularités stables. Les principes de la désinence de la troisième personne du singulier et du pluriel se laissent malaisément dégager à partir du corpus. En effet, *hair*, le premier des quatre énoncés au singulier, est comptable en L1, sous sa traduction *cheveux*, alors qu'il est massif en L2. Quant à *jeans*, un des deux énoncés au pluriel, il pose également problème, car il s'agit d'un pluriel interne, par division de l'unité, et non d'une forme de pluriel externe, qui s'avèrerait moins déroutante pour l'observation morpho-syntaxique. A ces problèmes s'ajoute le faible nombre d'indices complémentaires, autour du syntagme nominal : *your* ne marque pas le nombre à la différence de *your* / *vos*, tout comme la variante *her* / *his* (*his* / *her shirt*, *his* / *her shirts*), proposée par les élèves ; enfin, l'attribut ne varie pas en anglais, alors que la variation en genre (et, dans une moindre mesure) en nombre est souvent sensible à l'oral, en français. Eu égard à ces difficultés, le choix de focaliser sur l'exception à la règle, en inscrivant au tableau, seul, « *Your hair gets wet* », peut se discuter. En effet, c'est comparativement aux autres énoncés que l'observation et le raisonnement seraient pertinents.

Sousénonciation du maître

La sousénonciation s'explique par la volonté du maître de laisser parler les élèves, mais encore parce que lui-même flotte dans la maîtrise des notions et dans leur exploitation. En effet, le problème de la morphologie de la troisième personne du singulier de l'indicatif présent en anglais est ici traité à partir de la morphologie nominale de « cheveux », en français... Qui plus est, il n'y a pas eu de stabilisation autour de l'idée que « gets » est bien au singulier, ce qui inviterait à s'interroger sur les spécificités syntactico-sémantiques de « hair », en anglais. La focalisation sur la bizarrerie de « cheveux » est à cet égard assez étonnante, parce qu'elle mêle observations en anglais et en français, sans toujours bien distinguer le plan des deux langues...

Quoi qu'il en soit, les élèves proposent des explications : après un flottement sur la prononciation de « hair » fâcheusement oralisé avec le [s] du pluriel en 792 et 794, un élève, en 798, formule d'emblée l'hypothèse que « peut-être c'est pa=c=que 0 en Français on dit des cheveux' 0 et en Anglais' on dit un cheveu, 00 donc heu: 0 peut-être que: ». L'élève est interrompu dans les conclusions qu'il cherche à tirer de son hypothèse. Le maître la reformule en 799 de façon assez ambiguë : la formulation « on entendrait en anglais » reconduit l'hésitation entre anglais et français. Or cela n'a guère de pertinence de dire qu'on entendrait en anglais un cheveu : on entend ce qu'on dit, et le passage du *dire*, évoqué par l'élève, à l'*entendre*, est source de complication. Les réponses des élèves, en 800, 803 (« un cheveu ») ou en 802 (« des cheveux ») sont confuses : parle-t-on du référent, du découpage du référent à travers le mode de donation du référent⁴¹ ? En tout état de cause, les reformulations des élèves et du maître, en 804 (« les Anglais y z'auraient qu'un cheveu sur la tête ») sont, sur le plan de la pertinence des arguments, très en deçà de ce qui serait souhaitable⁴².

Cela étant, quelle attitude le locuteur adopte-t-il, en tant qu'énonciateur, en reformulant 799 (« en Anglais on entendrait' »), avec une intonation interrogative, et 804, en disant que « Les Anglais y z'auraient qu'un cheveu sur la tête » ? En 804, le maître n'entérine pas une formulation qui porte sur la description du référent. Cette distanciation porte sur un point de vue exprimé en 799, en sorte qu'on peut considérer que 804 marque une sousénonciation envers le couple question (799) et réponses (799+800 et 799+803). En 804, le maître est sousénonciateur d'un PDV qu'il rapporte, en tant que locuteur, mais qu'il ne prend pas en charge en tant qu'énonciateur. Sur le plan linguistique, le contenu propositionnel est en effet construit en référence au PDV antérieur. Si vérité il y a, c'est dans celle du rapport du PDV antérieur : Le maître le reprend (tout en le modifiant) *sans vouloir prendre à son compte la vérité du propos*.

Dès lors, la sousénonciation est à la fois cognitive et linguistique : le maître paraît reformuler les deux PDV des élèves (798, 800, 801, 802) en choisissant une des hypothèses, (« un cheveu »), qui ne le satisfait pas. Sa tactique est ici de prêcher le faux pour atteindre le vrai, en forçant une réponse de façon à faire ressortir son absence de pertinence. On reconnaît là ce que nous appelons la discordance concor-

dante. Sur le plan cognitif, le maître reprend un PDV antérieur, tout en le mettant à distance, mais ne va pas jusqu'à substituer un nouveau PDV alternatif au précédent. Sur le plan interactionnel, la sousénonciation passe par une tactique de déformation volontaire à des fins didactiques : le PDV du maître modifie celui de l'élève (passage de « dire » à « entendre »), mais cette modification est présentée comme étant de bonne foi, à tout le moins pour le bon motif – celui de l'émergence de la vérité par un questionnement des élèves qui dévoile les faiblesses d'un raisonnement – sans vouloir répondre à sa place. Comme si le maître se faisait plus sot qu'il n'est pour permettre aux élèves de paraître à leur avantage. La technique est éprouvée, justifiée, pour autant que l'intervention du maître n'infantilise pas trop les élèves, ou ne les perturbe pas trop par des mouvements centrifuges qui éloignent des objectifs didactiques.

Surénonciation du maître

Si la sousénonciation apparaît dans une phase où les élèves sont invités à réfléchir activement pour trouver une solution, en revanche, la surénonciation paraît, ici, en lien avec une autre phase de l'activité, celle de l'institutionnalisation des savoirs. A ce moment là, le maître se positionne en surénonciateur, à la fin de l'extrait, lorsqu'il fait le bilan de l'épisode, en 851, en haussant le ton et en commençant son tour de parole par un marqueur initiatif/conclusif (« OK 0 FORT alors c'est pour ça ») qui renvoie à l'ensemble des discussions qui précèdent. Comme en d'autres occasions, la formulation est ambiguë (cf. « comme c'est singulier ») : les pronoms « ça », « c' » visent-ils le verbe, le nom, l'énoncé ? En contexte, considérons qu'ils renvoient à « hair », qui est le mot saillant, ainsi que le font les élèves, puisqu'ils indiquent « chevelure » à plusieurs reprises. Quoi qu'il en soit, la formulation est très significative : « alors c'est pour ça qu'en fait comme c'est singulier » vaut pour un raisonnement qui porte sur le fait qu'un nom au singulier implique un verbe à la troisième personne du singulier, donc, « gets ». L'intéressant est que la formulation est celle du maître : elle n'est pas très explicite sur le rapport entre le nom massif singulier « hair » et « gets », reposant sur la connivence situationnelle et sur la fiction d'une formulation partagée, commune aux élèves et aux maîtres. Le raisonnement est ainsi formulé qu'il s'impose aux élèves, comme découlant de la nature des observations, comme si

ce lien était suffisamment explicite pour tous. Par ailleurs, la reformulation est interrompue par la question, « c'est quoi comme personne du singulier' déjà'0 » : bref, cette question incite les élèves à utiliser un métalangage pour dépasser la réponse factuelle et pour donner une réponse qui se situe à un niveau réflexif plus général, reposant sur l'utilisation d'un certain vocabulaire épilinguistique (« troisième personne du singulier »⁴³), qui est ratifié en 855 puis répété en 862. La réflexivité se marque à travers l'insistance avec laquelle le maître prononce les formes du singulier pour le nom, d'une part en commentant la similitude des phénomènes en L1 et en L2, d'autre part en accentuant les formes pertinentes :

- en 855 : « *troisième personne du singulier*, et en Français aussi' hein 0 ma chevelure »
- en 858 : « est mouillée »
- en 862 : « c'est elle' 0 c'est elle', d'accord' 00 donc c'est troisième personne du singulier' gets 0 wet »

Les soulignements indiquent une accentuation et les italiques et les gras objectivent les liens serrés entre nom et verbe ; la structure en chiasme souligne la similitude de la règle (tel nom, tel nombre implique telle personne verbale et telle désinence), du français à l'anglais, où « hair » se reformule en son équivalent grammaticalisé « elle » (« chevelure » vs « cheveux »), et où « gets wet » n'est plus une exception à la règle. En d'autres termes, le maître est en surénonciation sur un triple plan : au plan cognitif, le maître reprend des PDV d'élèves, PDV qui, en l'occurrence, sont justes, tout en les reformulant d'une façon plus abstraite, en explicitant les étapes du raisonnement⁴⁴. Ce PDV feint d'être la reformulation pure et simple du précédent, mais, en réalité, il va plus loin que le PDV des élèves, en se situant à un niveau plus englobant, comme nous l'avons vu dans Rabatel (2006d)⁴⁵. Sur le plan linguistique, la surénonciation se marque à travers les redénominations apparemment synonymiques, par rapport au référent, mais pas par rapport à l'univers de référence, qui porte ici sur des raisonnements grammaticaux. D'où les accents d'insistance sur des formes, pour marquer la solidarité entre formes, d'un point de vue grammatical. Sur le plan interactionnel, le maître est en surénonciation puisque son PDV surplombant fait le bilan de l'ensemble de la transaction tout en dégageant la signification profonde des démarches passées, ou orientant les activités futures, sans laisser de marge

de manœuvre aux élèves : ici, ils doivent suivre le discours de la science, appliquer ses résultats. La posture n'est bien sûr pas la même que lorsque le maître adopte une posture de sousénonciation pour mieux laisser aux élèves la possibilité de chercher activement la réponse.

Coénonciations

(10) montre également, à plusieurs reprises, des phases de coénonciation : il en va ainsi dans les tours 818 + 820/822, dans lesquels les deux locuteurs, maître + élève, co-formulent un PDV commun. C'est également le cas pour 818 + 821/822, avec des tours superposés qui indiquent que les deux réponses sont entérinées, d'un certain point de vue (nom collectif renvoyant à un ensemble non nombrable), même si l'un, qui suscite un petit rire complice, demande à être modifié en contexte. Quoi qu'il en soit, malgré l'absence d'explication grammaticale fouillée, le PDV exprimé par l'élève dans le tour 817 (« en fait' on peut pas compter' les cheveux, 0 ») est entériné comme fournissant le cadre de prédication pertinent : « Donc on dirait 0 tout ça ça serait ma' » : la monstration de la chevelure, le choix de l'adjectif possessif au féminin singulier oriente les élèves vers le choix de chevelure. En réalité, compte tenu du caractère contraignant/directif de la sélection du déterminant, la coénonciation, si on ne la limite pas à la production d'un PDV partagé dans une seule proposition, doit intégrer aussi la remarque de l'élève sur le caractère non comptable de « chevelure » ou de « hair », en anglais, en 817. On constate ainsi que la coénonciation n'a pas exactement le même empan selon qu'on privilégie le critère proprement linguistique (coproduction par les deux locuteurs/énonciateurs d'un PDV partagé, dans une assertion) ou qu'on met en avant des préoccupations cognitives, plus souples, qui débordent du cadre d'une assertion, dans des contenus propositionnels distincts mais qui ont la même orientation argumentative, comme c'est le cas ici.

Il en va de même en 845-849 : dans cette séquence latérale, l'élève E26, dans le prolongement de ses tentatives antérieures (en 798, 805, 812) propose un équivalent à « hair », à partir des différences entre pantalons/pantalon : la chose reste assez implicite et ne fait pas l'objet d'une exploitation développée pour toute la classe, parce que « pantalon » ne se prête pas

aussi bien que « hair » à la démonstration⁴⁶, dans la mesure où le pluriel anglais a son équivalent en français et donc ne perturbe pas autant que s'il fallait passer du pluriel anglais au singulier français. Cela dit, il y a là un bel exemple de coénonciation.

Il est tentant de faire observer que les deux situations montrent une réelle collaboration et égalité entre élèves et maîtres, en tant que sujets connaissants et réfléchissants. C'est un fait, mais nous nous garderons d'en tirer des conclusions normatives selon lesquelles la coénonciation implique des sujets connaissants ou inversement que la réflexion commune porte automatiquement à la coénonciation. En fait, ce genre de raisonnements ne tient pas la route, sur le plan scientifique : de même qu'on peut dire des âneries ou des pensées profondes dans n'importe quel registre ou plan d'énonciation, il n'y a pas de lien entre telle posture et la vérité... Et il serait tout aussi faut de dire que les phases de bilan impliquent la surénonciation, ou les phases d'activité la sousénonciation... Mais l'absence de lien automatique ne signifie pas qu'il n'y ait pas de possibles affinités : si d'un point de vue interactionnel ou cognitif, on peut s'attendre plutôt à telle posture, encore faut-il le vérifier sur le plan linguistique.

Rapide bilan

Avec la remarque précédente, s'ouvre le chapitre du bilan et des mises en garde. Sur le plan des places – pas plus que sur celui des activités –, il n'y a pas de corrélation entre coénonciation et égalité, surénonciation et domination (cognitive, statutaire, sexuelle, etc.), sousénonciation et infériorité. Ainsi, la coénonciation n'implique pas que les locuteurs soient des pairs, partagent les mêmes options intellectuelles ou idéologiques. De même, il n'est pas obligatoire que le surénonciateur corresponde à un statut sociologique ou politique dominant, à une domination intellectuelle : tout comme il est possible de proférer des bêtises dans une énonciation théorique, il se peut que tel PDV dominant ne s'avère pas le plus pertinent – Rabatel (2004a). De même pour la sousénonciation. Il faut distinguer ce qui relève d'une posture contrainte ou d'une posture choisie : ainsi, le sousénonciateur peut exprimer un PDV dominé en référence/révérence à une autorité par politesse, respect, admiration, soumission, libre adhésion, aliénation ou feintise, etc. Il serait donc réducteur de réifier les

postures en fonction des places ou des stratégies voire des situations ou des intentions. En revanche, la contribution des postures à la dynamique des places est précieuse : en effet, les rapports de co-, sur- et sousénonciation sont surdéterminés par la dialogie interactionnelle et par la situation objective antérieure, mais ils doivent être vérifiés (ou contestés) au cours même de l'interaction. Cela ne signifie pas que les postures ne disent rien sur l'implication des locuteurs dans la construction des places ou des activités, mais que rien n'est prédéterminé ni automatique.

Quelles que soient les difficultés de marquage, sur lesquelles nous ne nous attarderons pas ici⁴⁷, les postures rendent des services descriptifs et interprétatifs incontestables en analyse de discours, pour les discours scientifiques – Grossmann et Rinck (2004) –, philosophiques ou religieux – Rabatel (2004b, c, 2007b) –, littéraires – Rabatel (2003a), (2005e), (2006a, c), (2007a) –, médiatiques – Maingueneau (2004) et (2006), Marnette (2004), Laborde-Milaa et Temmar (2006), Lopez-Munoz (2006), Rabatel (2005a) –, ainsi que pour les interactions – Vion (2004), (2005), et, notamment, pour les interactions en contexte didactique – cf., outre les références citées, Rabatel (2004a), (2005b, c, d), (2006d), (2007c), Rabatel et Lepoivre (2005).

Compte tenu de la dimension didactique de ce travail, nous voudrions, pour conclure, insister sur l'intérêt stratégique des postures énonciatives : parce qu'elles sont à l'intersection des données linguistiques, cognitives et interactionnelles, elles s'avèrent des outils précieux pour les didactiques. Nous illustrerons ce propos, pour conclure, en le centrant sur la notion de contrat didactique – cruciale dans l'exemple (10) –, en lien avec les notions affines de dévolution, de chronogenèse et de topogenèse – voir Reuter *et alii*, (2007). Le contrat didactique entre enseignants et élèves, en situation, ne peut valablement aborder l'étude des interactions, des régulations qu'elles génèrent ainsi que des déterminations qui les autorisent, sans la croiser avec des données cognitives et sans mesurer les investissements des énonciateurs dans ce travail, ce qui implique la saisie des calculs interprétatifs que l'on reconstruit chez les interactants, sur la base des données langagières et interactionnelles. L'importance accordée à la construction des points de vue, dans la co-élaboration des postures, fournit des indices pour rendre compte des réussites du contrat comme de ses dysfonctionnements. D'une

façon générale, les postures rendent compte au fil des interactions du caractère mouvant d'un contrat en constante co-construction, avec ses phases explicites ou implicites, comme on vient de le voir autour des discussions sur « chevelure », dont la finalité ultime porte sur la résolution de ce qui apparaissait comme une entorse à la règle d'accord de la troisième personne de l'indicatif présent. Les postures éclairent, au premier chef, la parole et le rôle du maître, la nature de ses relations contractuelles avec les élèves, selon son comportement face aux propositions des élèves, selon les activités et les moments⁴⁸, mais elles sont également précieuses pour l'analyse des relations qui se nouent entre élèves, comme pour celles qui portent sur les relations aux activités, en montrant comment les élèves peuvent devenir acteurs et co-constructeurs du savoir⁴⁹, en prenant une part active aux processus de dévolution.

L'analyse fine des postures énonciatives révèle que les élèves ne sont pas les spectateurs passifs d'une situation qui se déroulerait de bout en bout selon la planification établie au préalable par le maître. Les postures permettent ainsi de suivre à la trace, sur les plans interactionnels, linguistiques et cognitifs, la part des élèves dans cette co-construction. Dès lors, les postures sont amenées à jouer un rôle contributif intéressant à l'étude de la chronogenèse⁵⁰ et de la topogenèse, avec l'étude des différents lieux où se construisent des tâches et des activités, autour d'un certain nombre d'objets intermédiaires. On se souvient que Chevallard 1991 montre notamment que la place de l'élève est déterminée par des tâches de vérification et de calcul, celle du maître par des tâches de démonstration, ce qui construit des relations aux objets de savoir très inégalitaires. Les postures confirment ce type d'analyse (Rabatel, 2006, p. 230-231, 239-241), tout en montrant que si le maître joue un rôle privilégié au plan métalinguistique, au plan des raisonnements (comme au plan institutionnel), il n'en reste pas moins que des élèves peuvent aussi jouer ce rôle, à tel ou tel moment (Rabatel, 2004, p. 49-55, et, dans l'exemple (10), les tours 798, 817, 845) en sorte que même si certains lieux sont plutôt réservés au maître et d'autres aux élèves, il n'y a rien de fatal dans ce domaine, tant les élèves, les activités ou le contenu d'un savoir peuvent perturber les schémas les plus solidement établis.

En définitive, les postures éclairent selon une dynamique interne/externe l'étude du processus de dévolu-

tion, du côté des élèves – et de l'étayage, du côté du maître – en jouant sur les liaisons et déliaisons qui opèrent, aux plans cognitif, interactionnel et linguistique. Nous ne voulons pas dire par là que la coénonciation serait *la posture privilégiée* qui rendrait compte *du moment privilégié* où l'élève s'approprie les savoirs et leurs enjeux, et fait sien « le devoir de vouloir » apprendre et faire (Maulini, 2004, p. 8). Cela peut certes passer par la coénonciation, mais tout autant – et sans doute plus souvent – par des phases de surénonciation ou de sousénonciation. De même que le processus de dévolution – ou les activités d'étayage – ne correspond pas à des phases nettement estam-

pillées, ni à un processus linéaire, il ne privilégie pas non plus telle ou telle posture.

L'intérêt de la notion de posture est donc de refuser toute approche des dissymétries en termes de naturalisation ou en terme de reproduction déterministe de déséquilibres socio-culturels ou institutionnels qui commanderait la relation pédagogique de l'extérieur. Au contraire, les postures alimentent la thèse d'une marge de liberté – et donc d'action et d'innovation – dans les interactions des postures, lieux, moments et activités où se nouent, se dénouent et se renouent les relations interpersonnelles et les rapports au savoir, sans ignorer pour autant les déterminations externes qui les contraignent.

NOTES

1. Le terme d'instance est utilisé par Ducrot pour distinguer les sources qui interagissent dans la réalisation des énoncés : il s'agit, outre le sujet parlant, qui a une existence extralinguistique, du locuteur et de l'énonciateur. Nous parlons indifféremment d'énonciateur ou de sujet modal (l'expression est de Bally), selon une conception large de la modalité qui ne se réduit pas aux modalités logiques et qui souligne que tous les choix de référence sont tributaires d'un point de vue de l'énonciateur, pesant sur la réception des messages, comme c'est aussi le cas avec les modalités épistémiques, déontiques : voir Rabatel (2005b). Sur cette question de prise en charge, voir Rabatel (2008), à paraître, ainsi que les travaux du colloque prise en charge énonciative, Anvers, 10-13 janvier 2007, < www.commitment2007@ua.ac.be > et *infra*, note 13.
2. Ce qui revient à dire que l'énonciateur apprécie toujours les énoncés en fonction d'un rapport au vrai qui n'a pas toujours la même signification : les vérités personnelles (JE-VRAI) n'ont pas les mêmes implications que les vérités universelles (ON-VRAI).
3. C'est-à-dire assumé comme *vrai*, par les deux énonciateurs, *pour leur propre compte*. Autrement dit un énoncé pris en charge n'est pas seulement un énoncé jugé vrai d'un point de vue général (ON-VRAI), il est jugé vrai pour les deux énonciateurs qui le prennent à *leur compte* (JE-VRAI). Il faut distinguer le fait de *prendre en compte* une vérité et celui de la reprendre à *son compte*, qui, seul, relève de la prise en charge au sens strict.
4. Culioli écrit co-énonciation avec un trait d'union. Compte tenu de la différence de définition ainsi que de la tendance actuelle à la suppression des traits d'union, dans les mots composés, nous écrivons coénonciation, sousénonciation et surénonciation en un seul mot.
5. La *séquence* est l'unité intermédiaire entre l'*interaction* (*incursion* selon l'Ecole de Genève) et l'*échange*, qui est la plus petite unité dialogale, composée elle-même d'un nombre variable d'interventions. Quant à l'*intervention* (cf. *supra*, Jeanneret), c'est la plus grande unité monologale/monologique ; elle se compose de plusieurs *actes* de parole. Deux critères ont été avancés pour identifier une séquence, le critère thématique d'une part, le critère transactionnel (ou pragmatique) d'autre part ; il est certain que ces critères sont très malléables, et que les contours d'une séquence sont toujours sujets à discussion (Traverso, 1996, p. 30).
6. Sur le plan syntaxique, la co-construction d'un PDV co-, sur- ou sousénoncé, peut porter tantôt sur un segment minimal (accord sur un groupe nominal, des prémisses, un cadre de prédication) tantôt sur un ensemble discursif plus important (cadre de prédication et prédication elle-même).
7. C'est-à-dire de thème notionnel (repris tel quel ou reformulé par les interlocuteurs), qui structure plusieurs échanges, voire organise une séquence.
8. Un jugement, ou prédication, repose sur son thème (le support d'un jugement) et sur ce qu'on en dit (le propos, ou apport d'information) : le cadre de prédication correspond au thème. Mais, à la différence de la terminologie antique, parler de cadre de prédication revient à dire que la façon de nommer le thème oriente l'interprétation du contenu du propos. La différence n'apparaît guère quand on travaille sur des énoncés décontextualisés sans enjeux, mais en contexte, il en va autrement. NB : le thème, ou support d'information, qui se situe au plan d'une proposition, n'est pas équivalent au thème (= topique discursif) comme notion qui se déroule dans une séquence. Mais ce n'est toutefois pas un hasard si c'est le même terme, les notions étant poreuses...
9. C'est pourquoi nos exemples sont volontairement très hétérogènes, empruntant à la presse écrite ou audiovisuelle, au discours philosophique ou aux échanges didactiques.
10. Italiques de Lejeune.
11. C'est une autre question que de déterminer si ces sousénonciateurs sont convaincus de ce qu'ils disent ou jouent la comédie.
12. Sans entrer ici dans des détails qui nous éloigneraient de notre propos, il peut y avoir davantage de marques dans la construction du PDV et dans l'expression de la réaction du co-, sur-, sousénonciateur à l'égard de ce PDV. Cf. *infra*, la fin de ce paragraphe, et 2.2.

13. La prise en charge énonciative d'un propos (ce qui fait que le locuteur prend en charge son énoncé, en tant qu'énonciateur, parce que son propos est jugé vrai, en adéquation au réel) est indifférente au choix d'un plan d'énonciation embrayé (énonciation personnelle) ou désembrayé (énonciation historique ou théorique). Certes, plus la force illocutoire est marquée, plus le locuteur s'investit dans son dire, mais une force illocutoire faible n'entraîne pas la non-prise en charge de la vérité de l'énoncé par le locuteur/énonciateur. S'effacer de son dire ne signifie nullement ne pas le prendre en charge, il s'agit au contraire d'une tactique de légitimation en s'appuyant sur un garant externe. Choisir d'envisager un contenu propositionnel en fonction de telle ou telle modalité intraprédicative, aléthique (nécessaire vs contingent, possible vs impossible), épistémique (certain vs contestable, probable vs exclu), déontique (obligatoire vs facultatif, permis vs interdit) affecte l'envisagement de l'assertion, sans atténuer pour autant sa prise en charge. Voir Rabatel (2008).

14. Le contenu propositionnel (CP) est l'information contenue dans une proposition : non seulement ce dont elle traite, mais le point de vue de l'énonciateur sur ce dont il parle : ainsi, dans « la neige est blanche », le CP porte sur le fait que la neige est blanche et sur le fait que, par le tour assertif donné à l'énoncé, l'énonciateur énonce une vérité générale. Ducrot, 1984, p. 205 considère comme équivalents CP et point de vue (PDV). Ainsi ferons-nous, même si l'équivalence n'est pas à prendre au pied de la lettre, dans la mesure où des PDV peuvent apparaître sans former une prédication complète : certaines expressions emblématiques, dans certaines communautés discursives, à certaines époques, sont emblématiques de PDV : ainsi de l'expression « méthode globale », lors des derniers débats sur l'apprentissage de la lecture.

15. A quoi s'opposent ceux qui privilégient le tout conflit, les coups de force et manipulations ou qui, à tout le moins, pensent que l'argumentation durcit les conflits en approfondissant les dissensus, l'instar de Willard (1989) (cf. Plantin, 1996, 2005 p. 60ss).

16. Certes, les continuums ne sont pas la panacée. Il y a toujours besoin, dans les sciences et dans le domaine de la transposition didactique encore plus, de tracer des frontières, de généraliser, de donner des régularités. On a besoin de *poser des cadres* et de *penser le mouvement*.

17. « Ou inversement » : c'est ce que signifient les doubles flèches dans le tableau suivant. À rebours de la formulation que nous venons d'utiliser (« du dissensus vers le consensus »), nos tableaux (publiés ainsi dans Rabatel et Lepoivre (2005) et Rabatel (2007b, c)) commencent par le consensus : nous aurions pu, en conformité avec la formulation que nous venons d'utiliser, inverser la place du dissensus (à gauche) et du consensus (à droite). Mais nous y répugnons, car nous ne voudrions pas laisser penser, par la seule orientation (du sens de la lecture) du tableau, de la gauche vers la droite, qu'il y aurait une évolution naturelle du dissensus vers le consensus. Encore une fois, au plan descriptif, les interactions vont dans tous les sens. Mais la question peut se poser aux plans ontogénétique, sociologique ou politique.

18. Afin d'éviter la multiplication de catégories calquées sur le réel, sans pouvoir explicatif.

19. Augustin réfute la thèse sceptique du non-être du temps en insistant sur la triple présence du temps : le présent du passé, à travers la mémoire, le présent du présent à travers l'intention, le présent du futur à travers l'attente. Ces trois sortes de temps existent psychologiquement et, en raison de leur non-coïncidence, relèvent de la *distentio animi* (distension de l'esprit).

20. Cf. (6) : l'apparente concordance entre le journaliste et Alarcon est en fait discordante. Il y a bien surénonciation en ce que le PDV du journaliste prévaut sur celui du dirigeant castriste.

21. Cf. (7) : la sousénonciation marque une discordance concordante, exprimant, faute de mieux, un PDV doxique.

22. Sur un plan linguistique, une même marque peut cumuler des valeurs différentes : ainsi pour un connecteur, qui joue soit un rôle de connexion logique, soit un rôle de marqueur de structuration beaucoup lâche, en tant que particule du discours ; parfois, la limite entre les deux n'est pas facile à établir : voir Rabatel (2006).

23. D'autres entrées sont possibles et complémentaires, bien sûr.

24. Sur ces questions, cf. Rabatel (2006 a, b, et 2007a, c).

25. La formule de Benveniste indiquant que « *je* signifie 'la personne qui énonce la présente instance de discours contenant *je*' » (Benveniste, 1966, p. 252) a donné naissance à deux lectures différentes, l'une considérant l'énonciateur de « manière très lâche comme un équivalent de locuteur pour désigner le producteur de l'énoncé », l'autre comme « l'instance dont '*je*' est la trace, impliquée par l'acte d'énonciation en train de se faire et qui n'a pas d'existence indépendamment de cet acte » (Charaudeau et Maingueneau, 2002, p. 224). Ainsi, soit l'énonciateur est l'instance de production de l'énoncé (et dans ce cas il n'y a pas d'énoncé sans énonciateur), soit c'est un effet de l'énoncé, et cela rend pensable la disjonction locuteur/énonciateur. Pour une présentation plus approfondie de la question, voir Rabatel (2004b), (2005a).

26. Mais l'énonciateur de Desclés correspond au locuteur de Ducrot, et le locuteur de Desclés correspond à l'énonciateur de Ducrot. Ces différences de dénominations sont toutefois secondaires par rapport au mécanisme de disjonction.

27. La définition d'un PDV comme combinaison d'un *modus* et d'un *dictum* n'est pas solide sur le plan scientifique, car il n'est pas possible de distinguer du *modus* subjectif un *dictum* qui serait objectif. Mais, sur un plan pratique, il est utile de considérer que le *dictum* se présente *comme* objectif.

28. Voir *Lidil* 35, Rabatel et Grossmann (éds.).

29. A la condition de prendre en compte la dimension interactionnelle qui n'existe pas chez Ducrot et assez peu chez Culioli, selon une conception de l'énonciation et de la référence qui ne se borne pas à un vouloir dire pré-établi chez chacun des locuteurs. Chez Culioli aussi, quoique à un degré moindre : ainsi la coénonciation correspond à un calcul du *locuteur/énonciateur* qui intègre par avance dans son discours des objections de l'interlocuteur, pour mieux recueillir son accord de son interlocuteur. Cette conception de l'énonciateur est dialogique, car elle prend en compte les réactions potentielles de l'interlocuteur, mais peu dialogale et interactionnelle, dans la mesure où elle ne prend pas en compte l'externalisation des énonciateurs, dans des situations où les locuteurs ne sont pas si nettement maîtres du dire ou du vouloir-dire que le locuteur/énonciateur culiolien, doté d'une maîtrise discursive, qui n'est sur ce plan guère éloignée de la compétence chomskyenne ! Voir Rabatel (2005d).

30. D'une certaine façon, le « nous » de Francis Jacques, dans la citation *supra*, donne une image d'un énonciateur extérieur qui transcende les positions des énonciateur-locuteur et énonciateur-interlocuteur. On en trouvera une illustration en 3.2.

31. « Élargissement », en effet, car nous n'avons pas abandonné nos premières problématiques sur le PDV, même si elles ont été sérieusement infléchies.

32. Voir conclusion et bibliographie pour une liste presque complète de nos publications sur les postures.

33. Ce travail de négociation oralo-graphiques entre deux étudiants a fait l'objet de deux publications, *Le processus rédactionnel. Ecrire à plusieurs voix*, De Gaulmyn, Bouchard et Rabatel (2001) et *Les processus de la rédaction collaborative*, Bouchard et Mondada, (2005) ; la transcription complète est publiée dans le deuxième volume.

34. Il serait sans doute plus juste de faire abstraction du nom propre des énonciateurs dominants, et de parler de surénonciateur *Pro* et *Contra* (« Pour les devoirs à la maison » et « Contre les devoirs à la maison »).

35. À l'instar des parents surchargés de travail, ou peu formés, qui ne pourraient pas aider leurs enfants à faire leurs devoirs et accroîtraient les inégalités scolaires.

36. Cf. Barthes, 1955, 2002, p. 594.

37. Cf. Barthes, 1954, 2002, p. 453, 461, 472.

38. L'article de *Pratiques* n° 117-118 – Rabatel (2003a) – offre un contrepoint intéressant à l'analyse d'interactions orales ordinaires. En effet, si les interactions dans les textes littéraires sont des (re)créations artificielles, la masse des observables est souvent fiable, riche, plus condensée que les interactions didactiques entre jeunes élèves dont les compétences linguistiques et/ou cognitives sont contraintes (âge, situation, statut du maître, contraintes temporelles, programmatiques, etc.).

39. Nous tenons au préfixe *re-*, qui a certes une valeur intensive, mais qui indique surtout que les échanges sont déterminés en amont par la situation : l'oublier, serait verser dans l'idéalisme ; mais, comme on vient de le dire, survaloriser la situation reviendrait à verser dans les errements des théories du reflet, qui avaient cours dans les années 1960 et 1970.

40. Corpus recueilli par A. Pastor, transcription assurée par S. Lepoivre et A. Chalivet, dans le cadre du séminaire « enseigner l'oral » (IUFM de Lyon et ICAR, Université Lyon 2). *Conventions de transcription* : M : maître ; E : élève ; = : élision ; - : troncation de mot ; : : allongement ; _ : insistance ; 0 : pause courte, 00 : moyenne, 000 : 3 secondes (n) n secondes ; // : chevauchement ; (X) : inaudible ; ' : intonation montante ; , : intonation descendante. (MAJUSCULES) : indications ponctuelles ; MAJUSCULES + : indications se poursuivant jusqu'à +. La transcription complète (28 pages) est disponible sur demande auprès de l'auteur.

41. On peut évoquer un même référent (les cheveux) en parlant d'un/des cheveu(x), du cheveu, etc. : *Un cheveu, c'est solide* : singulier générique indénombrable, perception dense, restitution massive ; *Ça c'est du cheveu !* : singulier indénombrable, perception dense, restitution massive ; *Ça c'est des cheveux !* : pluriel à valeur qualitative, perception dense ; *La chevelure, c'est beau* : singulier générique indénombrable, perception dense ; *Il y a là une / deux chevelure(s) absolument magnifique(s)* : singulier / pluriel dénombrable, perception discrète. Voir Rabatel, 2004d, p. 147-149.

42. Evidemment, dans l'absolu, et dans l'après coup, on est toujours plus génial que dans le vif de l'interaction. La critique ne vise pas le maître, nous ne sommes pas sûrs que nous aurions fait mieux. Mais cela n'enlève rien à la pertinence de la critique, en tant que moment de distanciation, et abstraction faite des personnes. La critique, comme la chouette de Minerve, ne prend son envol qu'à la tombée de la nuit. C'est toujours tard, pour le jour d'avant, mais non dénué d'intérêt pour le jour d'après... C'est toute la légitimité de l'analyse de corpus en formation initiale ou continue. Nous faisons ici abstraction de la question de savoir si ce type de réflexion n'est pas trop compliqué à ce niveau. Nous inclinierions à penser que oui. Si les (des) élèves manifestent de grandes aptitudes au raisonnement, ce n'est pas le cas de tous, et les efforts sont peut-être trop coûteux, en rapport de ce qui peut être stabilisé. Mais sans trancher dans un débat où nous n'avons guère de compétence, au moins s'accordera-t-on sur l'idée d'optimiser les efforts cognitifs.

43. Selon Culioli, l'épilinguistique correspond au langage métalinguistique d'usage courant utilisé par les locuteurs non spécialistes : verbe, nom, etc. Il n'est pas certain que ces termes relèvent bien tous de l'épilinguistique pour tous les élèves...

44. L'explicitation est réelle, mais elle est plus montrée, intonativement et gestuellement, que formulée à l'aide d'un métalangage jugé ici inapproprié. On est ici face à une situation marquée par un *double bind* : expliciter davantage à l'aide d'un métalangage pourrait aider à clarifier les relations, mais d'un autre côté il n'est pas certain que l'usage du métalangage apporte quelque chose à la compréhension du phénomène. Pour sa généralisation, on pourrait discuter.

45. Cette surénonciation gagne à être articulée avec la dimension chronogénétique de la construction/circulation des points de vue, ainsi que me le fait remarquer à juste titre Sensevy.

46. Cf. l'existence de deux pluriels distincts : pluriel par addition d'unités, ou pluriel externe : *cheval / chevaux, table / tables* ; pluriel par division de l'unité, ou pluriel interne : *(paire de) ciseaux, lunettes, bécicles, caleçons, pantalons*. (Wilmet, 1998, p. 59-60).

47. Voir Rabatel, 2004a et 2004b, p. 12. Cette question mérite plus qu'une note...

48. Cf. en (10), les changements de postures adoptées par le maître, oscillant entre sousénonciation et surénonciation, sans exclure des phases de coénonciation.

49. Il s'ensuit que les postures énonciatives peuvent éclairer la notion de *transposition didactique*, à la condition de la considérer non pas sous la forme d'un processus de transformation d'un savoir savant en un objet d'enseignement externe en amont de la rencontre effective des élèves concrets, mais en intégrant dans le processus de transposition les interactions entre élèves et enseignants (Cohen-Azria in Reuter et alii, 2007, p. 231).

50. On peut ainsi faire l'hypothèse que les postures apportent des indices supplémentaires à la segmentation des séquences (Lahanier-Reuter, in Reuter *et alii*, 2007, p. 225, Rabatel, 2006, p. 243-245), en s'intéressant à la part de la chronogenèse relative au déroulement *on line* de l'interaction didactique – Sensevy *et alii* (2000).

BIBLIOGRAPHIE

- Amade-Escot, C. (2005). Milieu, dévolution, contrat. Regard de l'éducation physique, in M.-H. Salin, P. Clanché et B. Sarrazy (dir.) *Sur la théorie des situations didactiques*, 91-98. Grenoble : La pensée sauvage.
- Authier-Revuz, J. (1995). *Ces mots qui ne vont pas de soi*. Paris : Larousse.
- Authier-Revuz, J. (1998). Énonciation, méta-énonciation. Hétérogénéités énonciatives et problématiques du sujet, in R. Vion (éd.), *Les sujets et leur discours. Énonciation et interaction*, 63-79. Aix-en-Provence : Presses de l'Université de Provence.
- Barthes, R. (1954, 2002). Le silence de Dom Juan, 453-455, Dom Juan, 461-463, Avignon, l'hiver, 472-475, *Œuvres complètes*, tome 1. Paris : Seuil.
- Barthes, R. (1955, 2002). *Œdipe roi*, 594-595, *Œuvres complètes*, tome 1. Paris : Seuil.
- Boch, F. et Grossmann, F. (2002). Se référer au discours d'autrui : comparaison entre experts et néophytes, *Enjeux* 54, 41-51.
- Bres, J. (1994). *La narrativité*. Bruxelles : Duculot.
- Bronckart, J.-P. (1996). *Activité langagière, texte et discours. Pour un interactionnisme socio-discursif*. Lausanne, Paris : Delachaux et Niestlé.
- Brousseau, G. (1988). Le contrat didactique : le milieu, *Recherches en didactique des mathématiques*, vol. 9, n° 3 309-336. Grenoble : La pensée sauvage.
- Brousseau, G. (2003). Glossaire de quelques concepts de la théorie des situations didactiques en mathématiques, < http://perso.orange.fr/daest/guy-brousseau/textes/glossaire_Brousseau.pdf >
- Chabanne, J.-C. et Bucheton, D. (2002). *Parler et écrire pour penser, apprendre et se construire : l'écrit et l'oral réflexifs*. Paris : PUF.
- Charaudeau, P. et Maingueneau, D. (2002). (éds.) *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Seuil.
- Chevallard, Y. (1985, 1991). *La transposition didactique*. Grenoble : La pensée sauvage.
- Culioli, A. (2002). *Variations sur la linguistique*, Entretiens avec F. Fau. Préface de M. Viel, Paris : Klincksieck.
- Culioli, A. et Normand, C. (2005). *Onze rencontres sur le langage et les langues*. Gap, Paris : Ophrys.
- Danon-Boileau, L. et Morel, M.-A., (2003). Le locuteur vicariant, in J.-M. Merle (éd.), *Le sujet*, 235-246. Gap, Paris : Ophrys.
- Ducrot, O. (1984). *Le dire et le dit*. Paris : Minuit.
- Ducrot, O. (1993). A quoi sert le concept de modalité ? in N. Dittmar et A. Reich (éds.) *Modalité et acquisition des Langues*, 111-129. Berlin : Walter de Gruyter.
- Filliettaz, L. (2004). (éd.) *Les modèles du discours face au concept d'action*. Cahiers de linguistique française 26.

- Gerngross et Puchta (1996). *Do and understand. 50 actions for young learners*, Longman : Harlow, Essex.
- Griggs, P. (2004). Articulation entre L1 et L2 dans la co-construction des savoirs langagiers en classe d'initiation à une langue étrangère, in A. Rabatel, (éd.), *Interactions orales en contexte didactique. Mieux (se) comprendre pour mieux (se) parler et pour mieux (s')apprendre*, 229-248. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- Grossmann, F. et Rinck, F. (2004). La surénonciation comme norme du genre : l'exemple de l'article de recherche et du dictionnaire en linguistique, *Langages* 156, 34-50.
- Hamblin, C. L. (1970). *Fallacies*. London: Methuen.
- Jeanneret, T. (1999). *La coénonciation en français*. Berne : Peter Lang.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2001). *Les actes de langage dans le discours*. Paris : Nathan.
- Laborde-Milaa, I. et Temmar, M. (2006). Légitimités énonciatives dans le discours littéraire-médiatique : inscriptions subjectives et positions inégales, *Semen* 22, 145-159.
- Lejeune, P. (2006). Le brouillage énonciatif dans le compte rendu journalistique de documents techniques : le cas du *Monde* et des *Notes de conjoncture* de l'INSEE, in J.-M. Lopez-Munoz, S. Marnette et L. Rosier (Éds.), *Dans la jungle des discours*, 237-247. Cadix : Publications de l'université de Cadix.
- Lopez-Munoz, J.-M. (2006). L'auto-citation comme stratégie de persuasion à la limite de l'irresponsabilité. Etude de l'effet d'impartialité au moyen de l'effacement énonciatif dans les forums de presse, *Semen* 22, 161-175.
- Maingueneau, D. (2004). Hyperénonciateur et participation, *Langages* 156, 111-126.
- Maingueneau, D. (2006). De la surassertion à l'aphorisation, in J.-M. Lopez-Munoz, S. Marnette et L. Rosier (éds.), *Dans la jungle des discours*, 359-368. Cadix : Publications de l'université de Cadix.
- Marnette, S. (2004). L'effacement énonciatif dans la presse contemporaine, *Langages* 156, 51-64.
- Maulini, O. (2004). Mobilisation de ressources et conflits de savoirs : deux figures de l'articulation théorie-pratique en formation des enseignants, Université de Genève, Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation., < <http://www.unige.ch/fapse/SSE/teachers/maulini/deux-figures.htm> >
- Merleau-Ponty, M. (1960). *Signes*. Paris : Gallimard.
- Morel, M.-A. (2003). Fusion/dissociation des points de vue dans le dialogue oral : intonation et syntaxe discursive, *Cahiers de praxématique* 41, 157-189.
- Nonnon, E. (1999) L'enseignement de l'oral et les interactions verbales en classe : champs de référence et problématiques, *Revue française de pédagogie*, 129, 87-131.
- Plantin, C. (1996) *L'argumentation*. Paris : Seuil.
- Plantin, C. (2005). *L'argumentation*. Paris : PUF.
- Rabatel, A. (2001). La dynamique de la structuration du texte, entre oral et écrit. Enjeux énonciatifs des négociations autour du cadre de prédication, dans un énoncé bisegmental, in M.-M. De Gaulmyn, R. Bouchard et A. Rabatel (Éds.), *Le processus rédactionnel. Ecrire à plusieurs voix*, 67-88. Paris : L'Harmattan.
- Rabatel, A. (2002). Le sous-énonciateur dans les montages citationnels : hétérogénéités énonciatives et déficits épistémiques, *Enjeux*, 54, 52-66.
- Rabatel, A. (2003a). L'effacement énonciatif et ses effets pragmatiques de sous- et de surénonciation, *Estudios de Lengua y Literatura francesas*, 14, 33-61.
- Rabatel, A. (2003b). Le problème du point de vue dans le texte de théâtre, *Pratiques*, 119-120, 7-33.
- Rabatel, A. (2004a). Déséquilibres interactionnels et cognitifs, postures énonciatives et co-construction des savoirs : co-énonciateurs, sur-énonciateurs et archi-énonciateurs, in A. Rabatel (Éd.), *Interactions orales en*

- contexte didactique. Mieux (se) comprendre pour mieux (se) parler et pour mieux (s')apprendre, 29-66. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- Rabatel, A. (2004b). L'effacement énonciatif dans les discours rapportés et ses effets pragmatiques, *Langages* 156, 3-17.
- Rabatel, A. (2004c). Stratégies d'effacement énonciatif et surénonciation dans *Le dictionnaire philosophique* de Comte-Sponville, *Langages* 156, 18-33.
- Rabatel, A. (2004d). Faciliter l'appropriation de la réflexion métalinguistique au cycle 3, *Cahiers du Français contemporain*, 9, 141-153.
- Rabatel, A. (2004e). Des images d'utopie(s) aux stylèmes de la pensée utopique. Pour une lecture non dogmatique des utopies, *Protée*, 32-1, 68-79.
- Rabatel, A. (2005a). La part de l'énonciateur dans la construction interactionnelle des points de vue, *Marges linguistiques*, 9, 115-136. <http://www.marges-linguistiques.com>
- Rabatel, A. (2005b). Modalités, modalisations, apprentissage, *Cahiers de l'institut de linguistique de Louvain*, 31-1, 47-74.
- Rabatel, A. (2005c). La narrativisation d'un texte argumentatif : résolution des conflits et argumentation propositionnelle indirecte, in R. Bouchard et L. Mondada (éds.), *La rédaction collaborative*, 227-256. Paris : L'Harmattan.
- Rabatel, A. (2005d). Les postures énonciatives dans la co-construction dialogique des points de vue : coénonciation, surénonciation, sousénonciation », in J. Bres, P.-P. Haillet, S. Mellet, H. Nolke et L. Rosier (Éds.), *Dialogisme, polyphonie : approches linguistiques*, 95-110. Bruxelles : Duculot.
- Rabatel, A. (2005e). Analyse énonciative et interactionnelle de la confidence. A partir de Maupassant, *Poétique*, 141, 93-113.
- Rabatel, A. (2006a). Les auto-citations et leurs reformulations : des surassertions surénoncées ou sousénoncées, *Travaux de linguistique*, 52, 71-84.
- Rabatel, A. (2006b). Pour une analyse énonciative et discursive de la ponctuation du discours direct 'complet' en fin de phrase. Normes et usages, grammaire et linguistique, *Neuphilologische Mitteilungen*, 107-2, 207-235.
- Rabatel, A. (2006c). Autocitations et autobiographie dans *Du sens*, de Renaud Camus, *Texte*, 39-40, 81-118.
- Rabatel, A. (2006d). Du rôle des postures énonciatives de surénonciation et de sousénonciation dans les analyses de corpus. L'exemple des reformulations, des connecteurs et particules discursives, in M.-C. Guernier, V. Durand-Guerrier et J.-P. Sautot (Éds.), *Interactions verbales, didactiques et apprentissages. Recueil, traitement et interprétation didactiques des données langagières en contextes scolaires*, 221-248. Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté.
- Rabatel, A. (2007a). La re-présentation des voix populaires dans le discours auctorial chez A. Ernaux : surénonciation et antihumanisme théorique, *Recherches textuelles*, 7.
- Rabatel, A. (2007b). Répétitions et reformulations dans *L'Exode* : coénonciation entre dieu, ses représentants et le narrateur, *Recherches linguistiques* 29.
- Rabatel, A. (2007c). Stratégie discursive de concordance discordante dans les ensembles reprises + reformulations (en contexte didactique), in M.-C. Le Bot et M. Schuwer (Éds.), *Voies de la reformulation*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Rabatel, A. (2008). Prise en charge vs imputabilité, ou la disjonction locuteur vs énonciateur revisitée à l'aune de la responsabilité, in P. De Brabanter, P. Dendale et D. Coltier (Éds.), *La notion de prise en charge en linguistique*, Université d'Anvers.

- Rabatel, A. et Lepoire, S. (2005). La discordance concordante des discours représentés dans les séquences explicatives : hétérogénéité énonciatives et co-construction dialogique du sens, *Cahiers de praxématique*, 45, 51-75.
- Rabatel, A. et Chauvin-Vileno, A. (2006). La «question» de la responsabilité, *Semen*, 22, 5-24.
- Rabatel, A. et Grossmann, F. (2007). Figure de l'auteur et hiérarchisation énonciative, *Lidil*, 35.
- Reuter, Y., Cohen-Azria, C., Daunay, B., Delcambre, I., Lahanier-Reuter, D. (2007). *Dictionnaire des concepts fondamentaux des didactiques*. Bruxelles : DeBoeck.
- Sensevy, G., Mercier, A. et Schubauer-Leoni, M.-L. (2000). Vers un modèle de l'action didactique du professeur, *Recherches en didactique des mathématiques*, vol 20, n° 3, 263-304. Grenoble : La pensée sauvage.
- Traverso, V. (1996). *La conversation familière*. Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- Van Eemeren, F. H. et Grootendorst, R. (1987). *Handboock of Argumentation Theory*. Foris.
- Vion, R. (2004). Modalités, modalisations et discours représentés, *Langages* 156, 96-110.
- Vion, R. (2005). Séquentialité, interactivité et instabilité énonciative, *Cahiers de praxématique*, 45, 25-49.
- Willard, C. A. 1989 *A Theory of Argumentation*. The University of Alabama Press.
- Wilmet, M. (1998). *Grammaire critique du français* (2^e ed.). Bruxelles : Duculot.